

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

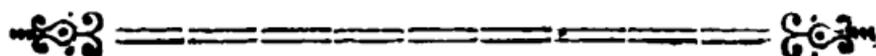
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI,

O C T O B R E 1 7 5 4 .



N E U C H A T E L
D E L' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A L I S T E S .



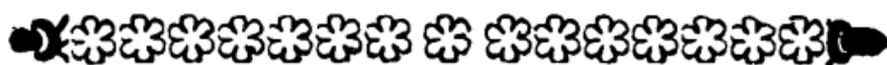
M D C C L I V .





JOURNAL HELVETIQUE,

OCTOBRE 1754.



DISCOURS

Sur cette Déclaration de JESUS-CHRIST,
*Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu,
il reconoitra si ma Doctrine est de Dieu,
ou si je parle de mon chef. Jean VII. 17.*

CES Paroles signifient, que ceux qui ont pour la Vertu un amour sincère, ceux qui sont disposés à faire la Volonté de Dieu, dès qu'elle leur sera conüe, quand même elle seroit contraire à leurs panchans, ceux-là seront en état de bien juger de la Doctrine de J. C. Ils verront bien-tôt si elle vient du Ciel, ou si ce n'est que le fruit de son Imagination.

Pour entrer dans la pensée du Sauveur, il s'agit donc de prouver, que l'Incrédulité a ordinairement sa source dans la mauvaise disposition du Cœur, & que toute personne

qui jugera d'une manière désintéressée & sans passion de la Religion Chrétienne, ne pourra qu'en reconoitre la Divinité.

On a remarqué, il y a long-tems, que les Passions font un grand obstacle à la recherche de la Vérité. Elles nous ôtent l'attention & le goût que nous devrions avoir pour les Objets spirituels. Dès que le Cœur est agité de quelque passion, on regarde avec froideur & avec indifférence, tout ce qui ne s'y rapporte pas, on le néglige, on le méprise même. Nous ne pouvons nous appliquer qu'à ce qui flate nos Inclinations. Ce sont là des entraves, qui arrêtent toute l'activité de nôtre Esprit : Aussi il y a long-tems que les Sages nous avertissent, que si nous voulons découvrir la Vérité, il faut comencer par nous rendre Maitres de nos passions, & travailler à les faire taire.

Ce que l'on a dit de la Vérité en général, se vérifie sur tout à l'égard des Vérités de l'Evangile. C'est sur tout en les examinant, que nous ne devons apporter que les lumières paisibles & tranquilles de la Raison. Dès que le Cœur est esclave de quelque passion, on ne cherche guere a conoitre la Religion Chrétienne. L'Ambition, l'Avarice, la Sensualité, quelque'une de ces passions s'est elle emparée de nôtre Esprit, elle se fait écouter

ter seule, & elle demeure propriétaire de la place.

Quand il s'agit d'examiner l'importante Question de la Divinité de la Religion Chrétienne, le plus grand obstacle qu'y apportent nos passions, n'est pas la distraction, l'indifférence; c'est la partialité. On remarque, dans mille occasions, que ce sont elles qui nous déterminent dans nos jugemens, & qui séduisent notre Raison. Il arrive fréquemment, que l'Esprit ne juge qu'après que le Cœur a donné ses conclusions. Mais c'est ce que l'on peut apercevoir principalement dans l'examen de la Religion. C'est dans cette occasion sur tout, que les Passions savent faire pancher la balance du côté qui les favorise.

Si la Religion Chrétienne se contentoit d'instruire, d'éclairer l'Esprit, on la recevrait sans difficulté. Mais elle veut encore réformer nos inclinations; elle combat fortement nos passions vicieuses. Dès-là elles se tiennent sur la défensive. Elles ne manquent pas de s'unir pour s'oposer à cet ennemi commun, & elles l'attaquent à leur tour.

J. C. nous avertit de ces illusions du Cœur, afin que nous travaillions à nous en garantir. *L'Oeil est la lumière du Corps*, dit-il, & voici la conclusion qu'il en tire. Si

donc votre Oeil est en bon état , tout votre Corps sera éclairé , c'est à dire , que si notre Cœur est pur , nous apercevrons aisément la vérité ; Mais si notre Oeil est en mauvais état , ajoute-t-il , tout sera ténébreux pour nous .*

L'Incrédulité peut avoir plusieurs causes. On voit quelquefois des gens qui doutent de la Religion , à cause des difficultés qu'ils trouvent dans les Dogmes. Mais nous soutenons que la cause la plus générale de cette incertitude sur la Religion , c'est la grande opposition qu'il y a entre la Morale Chrétienne & nos mauvais penchans. Pour s'affranchir tout d'un coup de ces Loix gênantes & onéreuses , on prend le parti de regarder les Vérités de la Foi , come des préjugés de la naissance. On ne croit pas , parce que l'on ne veut pas croire. On trouve la Religion incertaine , parce qu'on a intérêt qu'elle le soit.

Ceux que nous ataquons ne manqueront pas de se récrier ici. Ils voudront faire regarder come un jugement téméraire ce que nous leur imputons , de rejeter la Religion parce qu'ils n'ont pas le Cœur bien disposé.

„ Voilà , diront-ils , une voie abrégée pour
 „ décrier ceux qui ne pensent pas come
 „ nous. Les Plaideurs , au défaut de bones
 „ raisons , invectivent contre leurs Parties.

„ Pour-

* Math. VI 22.

» Pourquoi prêter aux gens des principes
 » aussi vicieux ? Pourquoi vouloir ainsi
 » fouiller dans les plus secrètes pensées des
 » autres ? C'est à Dieu seul à juger des
 » intentions.

Nous pourrions répondre, qu'en ceci nous ne parlons point de nôtre chef. Ce n'est point ici une conjecture tirée de nôtre propre fond, & hasardée contre des Adversaires, que l'on veut rendre odieux au Peuple. C'est nôtre Maitre, qui nous a appris, que le dérèglement des Mœurs est la source ordinaire de l'Incrédulité, & nous ne parlons qu'après lui. Il nous dit, que *Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconoitra que sa Doctrine est divine.* On est en droit d'en conclure, que si quelqu'un ne reconoit pas sa Doctrine pour divine, c'est parce qu'il ne veut pas faire la volonté de Dieu. Il n'est pas même nécessaire de renverser la proposition du Sauveur, pour lui faire dire ce que nous voulons établir. Il nous enseigne ailleurs la même chose, d'une manière directe : *La Lumière est venue au Monde, mais les Hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière.* La raison qu'il en donne, c'est que leurs Oeuvres étoient mauvaises *. C'est donc nôtre Maitre, qui nous a appris à faire de semblables

* Jean III, 19.

jugemens, lui qui conoissoit parfaitement *ce qui se passoit dans l'Home*, come le disent les Evangélistes.

! Mais nous ne devons pas nous atendre, que ces Autorités, tirées de l'Évangile, frappent beaucoup ceux à qui il s'agit proprement de répondre. Nous les prions donc de lire seulement quelque Histoire, qui ait été écrite par des Auteurs de différents partis. C'est là qu'ils pourront voir combien la passion transforme les Objets. Une même Action prend deux faces toutes différentes, suivant que le Cœur de celui qui l'a écrite est affecté.

Il n'est pas même besoin d'aller fouiller dans l'Histoire, pour faire sentir combien la Passion corrompt nôtre Jugement; on peut le remarquer, tous les jours, dans le comerce ordinaire de la vie. Nous entendons fréquemment dire du bien ou du mal de quelqu'un: Ces jugemens peuvent imposer, quand on n'a pas encore beaucoup d'expérience du Monde; mais ceux qui ont une plus grande conoissance du Cœur humain, appellent de ces sortes de Sentences, parce qu'elles sont presque toujours dictées par la passion. Quand ils entendent une Personne dire du bien d'une autre, ils en concluent seulement, qu'il y a entr'eux des liaisons d'amitié ou d'intérêt, & que celui qu'on

lôtie

loïe a rendu quelque bon office, dont on se souvient.

Peut-être ces gens-là pouffent-ils trop loin la circonspection. Dès que l'on nous dit qu'un Home a de la vertu & du mérite, nous devons le croire jusqu'à ce que nous aïons des preuves du contraire. Mais lors que l'on nous dit du mal de quelqu'un, il faut nécessairement se servir de cette Clé, pour bien entendre le langage des Homes. On nous marque le dernier mépris pour une Personne; on ne lui trouve ni Génie ni Probité. Suspendons nôtre jugement, & nous ne tarderons pas à découvrir, qu'il s'est passé quelque chose entr'eux, qui a aliéné l'esprit de celui qui avoit prononcé d'une manière si défavantageuse. L'intérêt est la véritable cause de cet entêtement, que nous faisons quelquefois paroître pour les uns, mais sur tout de ce déchainement, que nous marquons encore plus souvent contre les autres.

Si la passion nous dépeint les gens tels que nous voulons qu'ils soient, si elle les rend ainsi contrefaits, est-il concevable que la Religion ne se ressent pas de cette obliquité du Cœur humain? Nous comprendrons aisément, qu'elle ne peut qu'avoir le même sort, si nous faisons attention qu'elle soulève beaucoup plus nos Passions qu'un
de

de nos semblables que nous pouvons trouver en nôtre chemin. Il s'agit ici d'un intérêt tout autrement considérable. On nous menace d'un malheur éternel, si nous ne voulons pas nous soumettre aux Loix de l'Evangile. Si donc la Passion séduit l'Esprit, come on n'en peut pas douter, il est clair, qu'un plus grand intérêt doit nécessairement produire un plus grand égarement, c'est à dire, qu'un Vicieux doit être encore plus porté à décrier la Religion, qu'un Concurrent qui ne lui dispute que quelques avantages temporel. Après ces exemples journaliers du pouvoir qu'ont les Passions d'afoiblir, d'éteindre même les lumières de la Raison, douterons nous encore qu'elles ne puissent de même obscurcir les lumières de la Foi ?

- Il est vrai qu'il semble que les preuves que l'on allègue en faveur de l'Evangile, devroient empêcher, que l'on ne se trompât d'une manière si grossière. Si l'on se contentoit de proposer aux Homes cette Question, *Si la Religion est descendue du Ciel ou non*, dans cette généralité, on pourroit peut être prendre le parti qui acomoderoit le mieux les passions. Mais on ne done point à faire cet examen d'une manière si vague. On nous fait voir en même tems que cette Religion est apuiée sur des fondemens solides. Si
les

les preuves que l'on apporte sont donc convaincantes, comment peut-on autant s'aveugler que nous venons de le dire ?

Si l'on nous fait une semblable difficulté, c'est parce que l'on conçoit les Homes tels qu'ils devroient être, & non tels qu'ils sont effectivement. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur quelques unes des preuves qui établissent la divinité de la Religion Chrétienne, & l'on sentira bientôt, qu'un Cœur mal disposé ne laissera pas de travailler à les éluder.

Il semble que l'on ne peut pas s'empêcher de regarder come un caractère de divinité dans nôtre Religion, la beauté & la sainteté de sa Morale. Vous n'y trouvés rien qui sente le relachement. L'Évangile ne se contente pas de régler nos Actions, il règle encore les mouvemens les plus secrets, il condane jusqu'à la pensée du crime. Il ne nous défend pas seulement de nous venger, il réprime même jusqu'au desir de la vengeance. Il va plus loin encore ; il veut que nous aimions nos Enemis, & que nous leur rendions tous les offices qui dépendent de nous.

Il n'est pas difficile d'apercevoir, qu'une Morale si parfaite, que des Préceptes si saints ne peuvent qu'avoir une origine céleste. Mais pour en tirer cette conséquence, il faut que

que le Cœur soit bien disposé. Rien n'est plus élevé que le Précepte de l'Amour des Enemis : A cette seule Loi on peut reconnoître d'où est venue nôtre Religion. Cependant il se trouve des gens , qui , bien loin de regarder des sentimens si généreux come émanés du Ciel , ont fait de ce Précepte une difficulté contre la Religion *. Ceux qui travaillent à la conversion des *Américains* , nous aprennent que rien ne les choque plus dans l'Évangile , que le pardon des injures ; que c'est un des principaux obstacles , qui les empêche de recevoir cette sainte Doctrine. Mais est-il nécessaire d'aller chercher dans un autre Monde , des exemples de ce travers de l'Esprit humain ? N'y a-t-il que ces Peuples barbares , qui tournent ainsi contre la Religion les preuves mêmes qui doivent l'appuyer ? On raisonne à peu près come eux , dans les Pais les mieux policés. Un Cœur , naturellement porté à la vengeance ne peut digérer cet ordre de J. C. Il vous dira que pour l'observer , il faut commencer par cesser d'être Home , & qu'il n'est pas vraisemblable que Dieu ait donné des

Co-

* *Uriel Acofta* , Juif Portugais , nioit la divinité de la Religion Chrétienne , par cette raison entr'autres , que la Vengeance y étoit expressement défendue. *Nouv. Biblioth. Germaniq. T. I. p. 55.*

Comandemens impossibles à pratiquer. Il étalera ensuite les Maximes du monde, sur le point d'honneur, qu'il opposera à celles de l'Évangile, & auxquelles il ne manquera pas de donner la supériorité. Concluons qu'un Cœur corrompu ne sauroit bien sentir la force des preuves tirées de l'excellence de la Morale Chrétienne.

Il faut convenir que ces fortes de preuves qui sont des choses de goût & de sentiment, peuvent paroître foibles ou fortes, suivant l'état où se trouve le Cœur de ceux à qui on les propose. Mais il y en a d'autres, qui paroissent indépendantes de la disposition de celui qui les examine. L'Évangile fut confirmé par des Miracles éclatans. Il semble que cette preuve doit également frapper ceux qui ont des passions, & ceux qui en sont exemts.

Encore une fois, c'est ce qui devrait être, mais c'est ce qui est démenti par l'expérience. Quand on est résolu à ne pas se laisser convaincre, les preuves les plus fortes ne servent plus de rien. Avec une semblable intention, on essaiera de rendre douteux les faits les plus incontestables. Aportés à un Homme de ce caractère les Miracles qui apuient la Religion Chrétienne, il vous dira, qu'à l'égard de ce qui s'est passé si loin de nous, il

il est aisé de nous en imposer. Nous n'avons pas vû ces Miracles, nous ne sommes pas obligés de les croire, disent les Incrédules.

Ne soions pas surpris, si après le cours de 17. Siècles, on essaie de contester de semblables faits. Du tems même du Sauveur, il se trouva des gens, qui après avoir été témoins de ses Miracles, ne laissèrent pas de lui disputer sa Mission. Qu'on lise l'Histoire de la Résurrection de *Lazare*, & sur tout la guérison de l'*Aveuglé né*, qui nous est rapportée dans le IX. Chapitre de *St. Jean*.

Il n'est pas besoin d'insister beaucoup, sur ces exemples anciens. Pour montrer d'une manière tout à fait sensible, que de bones raisons perdent beaucoup de leur force, dans l'Esprit d'un Home, qui a quelque intérêt à n'en pas convenir, faisons attention à ce qui se passe tous les jours dans les affaires de la Vie civile. Comment est-ce qu'un Plaideur examine les raisons de sa Partie? Il n'arrive guère qu'il les pèse de sang froid, & d'un esprit raffiné. Il se fait continuellement illusion là dessus. Aussi vous verrés des Plaideurs se flater du gain de leur Procès, pendant que tout le Monde les condamne, pendant que l'injustice de leur cause saute aux yeux.

Il ne faut pas croire que ce soit seulement

le Peuple, qui donc dans ces travers, lors que la Passion s'en mêle, ceux qui ont cultivé leur Raison, n'en font pas exemts.

Un Home aura une justesse d'Esprit admirable. C'est un Génie du premier ordre, qui a fait de grands progrès dans les Sciences. Cependant ce Savant, qui fait douter des choses douteuses, qui ne prend jamais le faux pour le vrai, n'a pas plutôt une affaire d'intérêt avec quelqu'un que toute sa justesse d'esprit l'abandonne.

C'est, dira-t-on, que cet Home de Lettres n'est pas alors dans son élément, c'est qu'il ne lui faut que des matières de spéculation. C'est lui faite tort, que de borner ainsi ses talens. On a vû plus d'une fois son habileté, dans ce qui regarde la Vie civile. Faites le parler d'affaires, pourvû que ce ne soient pas les siennes, il en raisonne très bien. Il a même donné d'excellens conseils à un Home, qui, sans lui, alloit comencer un mauvais Procès. Mais s'il s'agit de ses propres prétensions, il se prévient, il s'entête, il voit les choses tout autrement que les indifférens. Voilà coment presque tout le monde se laisse tromper & aveugler par ses propres desirs.

Si la Passion nous en impose ainsi sur les choses qui sont le plus à nôtre portée, si
elle

elle nous empêche d'apercevoir la force des raisons de celui contre qui nous plaidons, est il surprenant qu'elle nous empêche aussi, quand on nous prouve la Religion Chrétienne, de sentir la bonté de sa cause. Dès que le Cœur est obsédé par les Passions, l'Evangile devient nôtre Partie Adverse. Si l'on nous en croit, on ne le trouvera jamais fondé en preuves.

La Religion Chrétienne est très bien prouvée. Cependant, il faut l'avouer, elle n'est pas exemte de difficultés. Voici donc l'artifice qu'emploient ceux à qui il importe de rendre la Religion douteuse. C'est qu'ils étudient beaucoup plus les Objections que l'on fait contr'elle, que les preuves qui l'appuient. Ils donent toute leur attention à ces difficultés; quand même elles seroient légères en elles mêmes, les insinuations secrètes du Cœur sauront bien leur prêter de la force. Ils les répètent continuellement, ils les appuient, ils emploient mille tours différens, pour les faire valoir. On voit par les lectures qu'ils font, par les Amis qu'ils choisissent, qu'ils ne cherchent qu'à fortifier leurs doutes. Leur avidité pour tout ce qui va à détruire la Croïance des Chrétiens, est tout à fait marqué. C'est encore ici un Plaideur, qui ne veut point écouter les raisons solides

de

de sa Partie , mais qui fait beaucoup valoir quelques petites difficultés , qui ne décident point le Procès. Il insiste sans cesse , sur quelque incident , qui ne fait rien au fond de la Cause , mais que l'on voit bien qu'il regarde come capital , à en juger par la manière dont il en étourdit tout le monde. Etudie-t-on la Religion , sur tout par ses fondemens , un Home , qui a de la bone foi , est bien-tôt persuadé ; mais c'est toute autre chose , si l'on ne fait attention qu'aux difficultés. Quand on passe légèrement sur les preuves directes , & que l'on s'arrête toujours aux Objections , il n'y a rien que l'on ne puisse rendre douteux.

Le Sauveur nous a appris qu'elle est la véritable cause des doutes que l'on a sur la Religion , & l'expérience le confirme tous les jours. Il ne faut pas la chercher , cette cause , dans un défaut de preuves , mais dans la disposition du Cœur de ceux qui doutent. Dès qu'une fois on a découvert cette source de l'Incrédulité ; la surprise cesse. Quand des Gens , dont le cœur est dérèglé , quand des Débauchés , par exemple , ataqnent l'Evangile , ils ne lui font aucun tort , ils ne sauroient lui porter le moindre préjudice. Ce ne seroit pas même trop dire , que de

foutenir , que de semblables Gens font honneur à nôtre Religion , en la rejettant.

Il est bon cependant d'avertir , que nous ne prétendons pas , par là , acuser tous les Incrédules de donner dans quelque débauche grossière. Il y a des Passions plus fines , qui se glissent dans le cœur , & qui peuvent produire le même éfet. Ce que l'amour du plaisir ne fait pas dans quelques uns , la vanité pourra bien le faire. Parmi ceux qui paroissent douter , on en peut remarquer un certain nombre , qui veulent affecter par là une vaine singularité. Quand on parle autrement que le comun , quand on rejette ce que la multitude adopte , il semble que l'on a plus de lumières que les autres. On s' imagine marquer de la supériorité d'Esprit , par cette hardiesse de sentimens.

• Ceux qui ont le moins examiné les matières de la Religion ne laissent pas d'aspirer à cette vaine gloire. On verra de Jeunes-Gens dont les lumières sont très courtes , prendre le même ton que ces prétendus Esprits forts. Ils veulent aussi se distinguer , en s'éloignant du Vulgaire : Ils se figurent que c'est là une partie essentielle de ce qu'on appelle le *Bel air*.

• La Source de l'Irréligion n'est pas seulement l'amour de la singularité , un certain goût

goût d'indépendance y peut encore beaucoup contribuer. Dans un certain âge, on se pique beaucoup de liberté. C'est un des plus beaux privilèges de ceux qui sont sortis de l'Enfance. Cependant la Religion veut encore nous gêner, nous brider continuellement. Un jeune Home, dans cette occasion, veut donc paroître jaloux de ses droits, il refuse de se soumettre à ce joug incommodé, & il ne tient pas à lui, d'ôter à la Religion toute son Autorité.

Il est bon de remarquer dans quel tems de la vie on change ordinairement de créance. Ce n'est guère dans un âge mûr ou dans la Vieillesse, c'est à dire lors que les Passions moins vives, ou presque éteintes, laissent à la Raison toute sa liberté. C'est dans la Jeunesse, cet âge critique, où les Passions font taire la Raison, qu'il faut placer l'Époque ordinaire de l'Incrédulité.

On rencontre dans le Monde plusieurs fortes de Libertins. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils soient tous des Esprits fort éclairés. Il y en a dont le Génie est fort borné & qui l'ont très peu cultivé. Mais, pour couvrir leur ignorance, & avoir un langage à la mode, ils ont chargé leur mémoire de quelques lambeaux contre la Religion. Ce sont Gens de plaisir, & qui décideroient plus sûrement

de la bonté d'un Vin, & du prix d'une Sauce, que d'une Question qui demande du raisonnement.

Le Caractère le plus ordinaire de ceux qui attaquent la Religion, n'est point du tout la justesse d'Esprit dans leur manière de raisonner; mais ils ont de la vivacité, & ils paient de quelques faillies, & par là ils séduisent & entraînent bien des Jeunes-Gens. Un Libertin, qui a l'imagination vive, fait aisément des Sectateurs. Personne n'ignore combien l'imagination est contagieuse. Un Débauché, qui parle de ses plaisirs, en parle d'une manière animée, qui fait impression. De même un Profane, qui tourne en ridicule la Religion, s'énonce quelquefois avec tant de feu, de force & d'assurance, qu'il entraîne de Jeunes-Gens, qui ne sont pas sur leurs gardes. Ils se trouvent persuadés, sans qu'ils en puissent alléguer aucune raison.

On ne sauroit trop leur représenter combien ils doivent être attentifs à éviter des Esprits aussi dangereux. Ils ne voudroient pas avoir comerce avec des Gens qui parleroient mal de leur Père, ou de quelqu'un de leurs plus proches Parens: A plus forte raison doivent-ils fuir ceux qui parlent avec mépris

mépris de ce qu'il y a de plus respectable aux yeux des Chrétiens.

On a trouvé dans les Papiers d'un Savant de ce Pais, mort il y a quelques Années, un Ecrit fort bien raisoné sur ce sujet. Pour prouver que nous ne devons pas écouter avec indifférence le langage des Libertins, il se sert de cette comparaison ingénieuse.

„ Dans le cours de vos Voïages, dit-il,
 „ vous arrivés à la Résidence d'un Souve-
 „ rain. Vous êtes affés heureux pour y re-
 „ cevoir du Monarque, de ses Ministres, &
 „ de tout ce qui compose sa Famille Roiale,
 „ tout ce qu'on peut imaginer de graces.
 „ Vous n'auriés osé les demander; on vous
 „ a prévenu là dessus, avec une bonté qui
 „ passe toute expression.

„ Dans les Etats de ce Monarque, aussi
 „ généreux que puissant, il se trouve des
 „ Esprits inquiets, mutins, séditions, dont
 „ la Satire n'épargne, ni le Maître, ni le Gou-
 „ vernement, ni aucun de ceux, qui ont
 „ du raport avec lui. Vous entrés en liaison
 „ avec ces mauvais Esprits. C'est une de
 „ vos Sociétés les plus ordinaires, & vous
 „ écoutés tranquillement toutes leurs médi-
 „ sances, toutes leurs railleries, & de tems
 „ en tems vous vous divertissés même de
 „ leurs Saillies.

„ Dites moi, je vous prie ; les fidèles
„ Sujets de ce Monarque, à qui vous devés
„ toute vôtre estime, tout vôtre respect,
„ toute vôtre reconnoissance, tout vôtre dé-
„ vouement, des Sujets pleins de bon sens
„ & de droiture, quelle idée auroient-ils de
„ vous, quand ils en jugeroient par le choix
„ de ceux avec qui on vous voit le plus sou-
„ vent ? Quelle idée n'auroient-ils point de
„ vôtre indolence, de vôtre mauvais goût,
„ de vôtre ingratitude ?

„ Eh ! y eut-il jamais, peut-il y avoir un
„ Monarque en état de vous faire la milliéme
„ partie des graces que vous avez reçues de
„ JESUS-CHRIST ? Cependant vous voilà
„ en comerce ordinaire, familier, avec des
„ gens qui regardent come un Visionaire,
„ ou come un Imposteur, le Sauveur que
„ vous adorés ! Vous pouvés voir ces Gens
„ là sans horreur, vous continués à vous
„ atacher à eux, & vous voulés qu'on
„ vous croie Chrétiens.



E S S A I

Sur cette Question : *Lequel est le plus utile
ou l'ignorance des Vices , ou la conoissan-
ce des Vertus ?*

Quelqu'un a dit , que si l'on voïoit la Vertu toute nûe , on ne pourroit s'empêcher de l'aimer ; parce que sa beauté naturelle a des charmes au dessus de tous les ornemens ; Aussi fait-elle l'objet des recherches de presque tous les Hommes. Les plus vicieux même lui rendent hommage. On ne peut la conoitre, sans désirer de lui plaire & sans sentir que nôtre Cœur est fait pour elle. Mais, par une contradiction étonante , nous respectons , nous chérissions même la Vertu, & nous suivons le Vice ; nous pratiquons ce que nôtre Conscience condamne , & nous ne faisons pas ce qu'elle aprouve. Un funeste instinct, un penchant coupable , détermine nôtre choix.

*Par quel aveuglement funeste
Ne puis-je secouer un joug que je déteste ,
Qui répand sur mes jours un poison odieux ?
Faut-il donc , qu'Esclave des Vices ,
Je tombe dans les Précipices ,
Que la Vertu montre à mes yeux !*

*En vain la Volupté m'étaleroit ses charmes ,
 Et flateroit mon Cœur , par les plus doux transports ;
 Pour briser ses liens je ferai mes efforts.
 Des Plaisirs criminels , suivis de mille alarmes ,
 Troublent également & l'Esprit & le Corps.
 Au prix de mon Salut , & par d'amères larmes ,
 Dois-je acheter de longs remords ?
 Trânerai-je en ces Vers , les indignes foiblesses ,
 Qui de l'Home font le malheur !
 Pauvre dans le sein des Richesses ,
 Le Tresor le plus grand ne peut remplir son cœur ;
 Aimant la Vérité , mais soumis à l'Erreur ;
 Dans son Cœur que de petitesse ,
 Dans son Esprit que de grandeur !*

Voilà l'Home en éfet ; chancelant dans la
 routé de la Vertu , il tombe & il se relève ;
 il conoit le bien, il fait le mal , & il s'en re-
 pent ; mais son retour est bien-tôt suivi
 d'une autre chute ;

*A peine du bourbier où le Vice m'engage
 J'arrache un pied timide , & fors en m'agitant ,
 Que l'autre m'y reporte , & s'embourbe à l'instant.*

DES PREAUX.

Ce n'est pas faute de lumière, que l'Home
 marche dans les ténèbres ; ce n'est point
 parce qu'il ignore ses Devoirs , qu'il néglige
 de les pratiquer ; c'est parce qu'il est entraîné,
 & comé subjugué par l'exemple ; par l'ha-
 bitude , & par un tempéramment vif &
 fougueux. Les Passions font taire la Raison ;
 quand on s'est acoutumé à n'écouter qu'elles,
 leur

leur faux éclat nous trompe, & nous éblouit; nous en venons à ce point d'aveuglement de combattre la Vertu, notre meilleure Amie, sous les Drapeaux du Vice, notre plus cruel Ennemi. Nous fermons l'oreille aux Conseils salutaires de la Vérité, pour l'ouvrir aux sons flatteurs, mais dangereux du Mensonge. Hélas! la Volupté a séduit les Mortels les plus sages; son venin se glisse dans le Cœur, & y jette de si profondes racines, que les plus judicieuses Réflexions ont bien de la peine à les arracher.

*Qu'il faut de jugement, de raison, & de force,
 Quand on est né voluptueux,
 Pour faire avec les sens un éternel divorce!*
 Made. Deshoulières.

Le sentiment du plaisir nous empêche d'apercevoir la honte & les remors qui le suivent, ou, par une fatale sécurité, nous fermons les yeux sur le péril, & sur l'abîme qui est sous nos pas; ou, par un aveuglement plus funeste encore, nous le voyons sans le craindre. O foibles Mortels, votre Conduite & vos Mœurs seront-elles toujours en contradiction, avec votre Conscience; votre Raison, & votre Bonheur?

Jé pose en fait, que de cent Coupables, il n'y en a pas dix qui ne sachent, qu'ils commettent le Crime; mais ils se font sans
 cesse

cesse illusion à eux mêmes, ou, pour le justifier, ou du moins pour s'excuser; quelquefois, ils se mettent un bandeau devant les yeux; ils marchent au hazard, & bravent éfrontément le danger. S'ils cessent enfin de faire le mal, leur tardive & fausse repentance n'est que l'impuissance de le commettre; ils ne se tournent du côté de la Vertu, que par foiblesse, & parce qu'ils n'ont plus la force de suivre le Vice.

Faut-il prouver par des exemples, que la connoissance des Vertus est moins utile aux Hommes, que l'ignorance des Vices? Voies *Néron*, le coupable *Néron*, ce Monstre de cruauté, élevé par *Burrhus* & par *Senèque*, qui passoit pour les plus sages d'entre les Romains; il connoissoit bien toutes les Vertus, se plongeait-il moins dans tous les Crimes? *Alcibiade*, Disciple de *Socrate*, avoit souvent entendu son Maître raisonner sur la beauté de la Vertu, & sur son utilité; il n'en étoit pas moins Esclave de la Volupté, & le jouet de ses Passions. Quand on se soumet à leur empire, on ne peut que très difficilement secouer le joug, quelque pesant qu'il soit. Si de quelques Particuliers, nous venons à quelques Nations, & que nous examinions leur caractère & leurs mœurs, nous verrons, que leur de-
gré

gré de probité, n'a pas été proportionné à leur degré de connoissances. Il n'y a point où de Peuples plus éclairés que les Grecs & les Romains; on a vû cependant régner chés eux les Vices les plus grossiers, & les plus grands Crimes. Les plus sages d'entr'eux ne se refusoient pas les délices d'une Volupté fine & délicate, d'autant plus dangereuse, qu'on s'en défie moins, & qu'elle séduit quelquefois la Raïson.

Considérés, au contraire, ces Nations, qu'on nomme Sauvages, & qui ne tiennent point d'Ecoles de Vertus. La candeur de leurs Discours répond à la simplicité de leurs Mœurs; ils sont conduits au bien par un instinct naturel, qui ne les égare jamais; semblables à un Ruiffeau, qui par une pente douce, s'écoule paisiblement, sans inonder son Rivage.

Le Crime à leurs yeux paroît Crime;

Et jamais rien d'illégitime

Chés eux, n'a pris l'air d'équité.

ROUSSEAU.

Ne vaut-il pas mieux pratiquer tout uniment la Vertu, que de disputer subtilement sur ce qui en constitue l'essence? Ce ne sont pas toujours ceux qui en parlent le mieux, qui la pratiquent le plus. On donne quelquefois des leçons de Vertu, & l'exemple du Vice;

on détruit ainsi l'utilité des Préceptes, par la perversité des Actions. Ha! l'Homme véritablement vertueux agit come il pense, & come il parle; sa conduite est l'image de ses Pensées & de ses Discours.

*Il ne tend qu'a pouvoir se maitriser soi même ;
C'est là qu'il met sa gloire & son bonheur suprême,
Sans vouloir imposer, par ses Opinions,
Il ne parle jamais que par ses Actions.
Loin qu'en Systèmes vains, son Esprit s'alambique,
Etre vrai, juste & bon, c'est son Système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule Vertu il met la Volupté.
Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les Vicieux, & detestant les Vices.*

DES TOUCHES.

La conoissance des Vertus est une étude vaine & de pure parade, si elle n'est pas féconde en bones œuvres; c'est un germe froid & stérile, s'il ne se développe pas, & ne porte point de bons fruits. Tous les Terrains ne lui sont pas également propres, il est souvent étouffé par de mauvaises Semences, ou emporté par des Vents impétueux; c'est ce qui fait que la conoissance des Vertus est moins utile aux Homes que l'ignorance des Vices. On prend souvent pour Vertus un vain Fantôme, qui n'en est que l'Ombre; on veut le saisir, & il nous échape; on le poursuit, on croit l'ateindre, & l'on n'em-

n'embrasse qu'une Nûte. Quelquefois aussi , on s'imagine , que la Vertu est sur une Montagne haute & escarpée ; on n'a pas le courage d'y monter ; ou on nous la représente sous un aspect rude , hérissée d'épines ; & cette vûe nous rebute ; au lieu qu'elle est près de chacun de nous , qu'elle est douce , accessible , aimable. Ce qui nous en éloigne encore , c'est que le bonheur ne l'accompagne pas toujours. Les Gens Vertueux ne sont pas toujours ceux qui ont les plus fortunés succès. Les *Athéniens* condamnèrent à mort le sage *Socrate* ; *Régulus* fût la Victime de son austère probité ; *Caton* , mourant , s'exhala en reproches contre la Vertu , qui l'avoit si mal récompensé. Les *Païens* ne conoïsoient d'autre félicité que celle que la Providence distribue sur la Terre. Ils ignoroient qu'elle réserve , dans le Ciel , un prix plus précieux aux Gens de bien , & que c'est là où la Vertu a mis sa dot. Ils ignoroient , que les Coupables ne sont pas heureux long-tems , que leurs Richesses s'évanouissent bien-tôt , & que leur fausse grandeur , n'a qu'un éclat passager.

*J'ai vû que leurs honneurs , leur gloire , leur richesse
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil ;
Que le Port n'est pour eux qu'un véritable Escaut ;
Et que ces Lats pompeux , où s'endort leur mollesse
Ne couvrent qu'un affreux Cerçueil.*

Un Ancien semble avoir déjà décidé cette Question importante. Il a dit que les *Scythes* vivoient dans l'ignorance des Vices ; ce qui leur étoit plus avantageux, que la conoissance des Vertus. On en pouvoit dire demême, des *Lacédémoniens* : Aussi un *Spartiate* dit, qu'il faloit aller à *Athènes*, pour entendre parler de la Vertu ; mais qu'il faloit venir à *Lacédémone*, pour la voir pratiquer. On croit lui paier tribut par de pompeux éloges ; mais on courbe la règle qu'elle prescrit, au lieu qu'on rend hommage au Vice, en subissant son joug honteux. A *Athènes* les Jeux & les Spectacles parloient plus haut que les Loix : A *Lacédémone* l'ignorance des Vices, laissoit aux Loix toute leur force, ou plutôt, les Mœurs simples & pures supléoient aux Loix & aux Préceptes. On n'a guères besoin d'apprendre & de conoitre les Règles, lors qu'on n'est pas tenté de les violer. Que l'on me trouve un Pais d'où l'Avarice, l'Ambition cruelle, la molle Volupté soient bannies, il me sera facile d'y faire régner la Libéralité, la Modestie, la Pudeur, & la tendre Bénéficence. On n'y verra peut-être pas ces Vertus héroïques, que l'Orgueil nomme grandeur de courage, noble Ambition, desir de comander, & de s'élever au dessus de ses Egaux : Qualités qui ne sont le plus souvent

que

que d'illustres Coupables, & un grand nombre de Malheureux ; mais l'on y verra beaucoup d'amour pour la Patrie, & de zèle pour la Liberté ; mais un amour pour la Patrie qui n'a rien d'outré, ni de féroce, & qui n'exclut point cette Bienveillance générale, que nous devons au Genre-Humain ; mais un zèle pour la Liberté, subordonné à la Justice & aux Loix, qui en font le plus ferme soutien. L'Ignorance des Vices est le pas le plus assuré vers la Sagesse. Arrachés d'un Terrain les Ronces & les Epines, vous y ferés aisément naitre des Fleurs & des Fruits. Cette heureuse ignorance éloigne les tempêtes, qui troublent nôtre repos & nôtre bonheur ; elle procure à l'Ame une joie pure, une sérénité, qui ne peut-être altérée : Dissipés l'Erreur, les Préjugés, & les Passions, vous ferés triompher la Vérité & la Vertu, qui font la vraie grandeur de l'Home. Quelle aimable pudeur, quelle délicatesse de sentimens, ne remarque t'on pas dans un Enfant, dont la Raison comence à se développer ! Il n'a pas encore aquis de grandes Vertus, mais il n'a pas des Vices ; cette pureté de Mœurs est la Sauve-garde de son innocence. Dans un âge plus mûr, il se glorifiera peut-être, de changer un Vice contre un autre, il ne cessera d'être ambitieux, que
pour

pour devenir avare; il ne fera plus voluptueux, mais il médiera de ceux qui le sont; il n'évitera un précipice, que pour tomber dans un autre; d'autant plus criminel qu'en se faisant illusion à soi même, il tache de tromper les autres, & qu'il donne le titre fastueux de Vertus, à des Vices déguifés.

*Des plus fausses couleurs nos défauts revêtus,
 Nous croions être moins coupables,
 En changeant des Vices aimables,
 Contre de farouches Vertus.*

Me fera-t-il permis d'exposer ici une idée, qui paroitra peut-être singulière, mais qui n'en est pas moins vraie. Il me semble que nous devons proportioner le prix des choses à l'utilité où elles seront dans la Vie avenir, qui est nôtre véritable Patrie. Quelques Vertus n'y seront d'aucun usage, parce que nous n'aurons plus les occasions de les exercer; Par exemple, la Sobriété, la Bénéfécence, la Compassion pour les Malheureux, qualités destinées au bonheur des Homes, & au bien de la Société sur la Terre, ne sauroient être pratiquées dans le Ciel, où, au lieu d'Alimens grossiers & matériels, nôtre Ame ne recherchera qu'une Nourriture pure & céleste. Comme il ne sauroit y avoir des Malheureux dans ce fortuné Séjour, la Compassion & la Liberalité

béralité ne peuvent aussi y avoir entrée ; Nous puiserons tous également dans ce Trésor de délices , que Dieu réserve aux Fidèles. A la place de ces Vertus défectueuses, mais nécessaires aux foibles Mortels , nous en aurons peut-être d'autres , émanées de l'Être tout parfait ; Vertus que nous ignorons sur cette Terre , & qui ne sont pas de nôtre état, n'étant que des Homes , & non des Anges. Croions nous que Dieu ait épuisé sur nous , foibles & coupables Mortels , tout le Trésor de ses graces , & qu'il n'en ait point réservé pour la Vie avenir ! Si toutes les Vertus humaines ne sont pas reçues dans le Ciel , tous les Vices , sans aucune exception , en sont bannis. Un seul défaut altereroit nôtre perfection ; un seul Vice infecteroit l'air pur que l'on y respire ! Ce n'est que lors que nous serons dépouillés de nos imperfections , que nous pourrons traverser sans peine & sans horreur , ce Goufre immense , qui sépare le Ciel de la Terre. *Ce n'est que lorsque nous serons purs , come Dieu lui même est pur* , que nous pourrons entrer sans crainte , dans le vaste Océan de l'Eternité. La pureté de l'Ame en éloignera tous les Orages ; elle est , en quelque sorte , le point d'appui , qui nous empêche de chanceler , & qui joint la Terre

au Ciel ; ce n'est que par son moïen que nous pourrons contempler , avec une sainte joie , les Oeuvres admirables de la Création , dont nous ne découvrons ici bas , qu'une très petite partie & come au travers d'un nuage : Là, tous nos doutes seront dissipés , toutes les ténèbres s'évanouiront ; la foible Aurore qui luit sur la Terre fera place au plus beau Jour ; quelques raïons de l'Etre suprême perceront jusques à nous. Nôtre espoir est apuié sur le fondement le plus solide.

Dieu , dont le pouvoir est immense

Confondroit-il nôtre espérance

Dont sa justice est le garant ,

Nous done t-il l'existence ,

Pour nous plonger dans le Néant !

Si nous comparons la grandeur de nos espérances avec la courte durée de cette Vie, le desir vif du bonheur , avec ces plaisirs courts & frivoles , qu'on poursuit sans cesse, & qui nous échapent toujours , l'amour que nous avons pour la Vérité , avec ces apparences trompeuses , ces lueurs passagères , qui ne nous éclairent un instant , que pour nous faire mieux apercevoir l'horreur des ténèbres où elles nous laissent ; si nous comparons , enfin , les Vertus foibles & défectueuses , dont quelques Persones se glorifient sur cette Terre , avec l'idée de la perfec-

fec-

fection que Dieu a gravé dans nôtre Cœur, nous nous convaincrions toujours d'avantage, que cette vie n'est qu'un état d'épreuve, un apprentissage pour la Vie avenir. Persuadés par tant de raisons de la Bonté, de la Puissance, de la Sagesse de l'Être suprême, pouvons nous soupçonner, qu'il ne nous ait créés que pour être un moment en Spectacle les uns aux autres, sur un Théâtre aussi fragile que nous, & pour en être précipités pour jamais, pour nous évanouir ensuite, come une vapeur légère, dont on ne peut même suivre la trace. Le Néant, l'affreux Néant, fera-t-il le terme fatal de nos espérances, l'écueil inévitable de nos desirs & de nôtre félicité? Nous engloutira-t-il pour toujours? Après avoir joué le role de *Néron*, ou de *Titus*, disons plus, le role d'un Persécuteur, ou d'un Martir, un sort égal nous attend-il après cette vie? Nôtre dernier soupir éfacera-t'il nos épreuves, nos souffrances, nos Vertus, & nos Crimes? Si cela est, les remors & le désespoir ne doivent pas être le partage du Méchant; la Mort ne lui laisse rien à redouter, elle fera pour lui un azile sûr & paisible, contre la Justice de Dieu; la Foudre que ses Crimes ont alumé ne fera qu'un simple épouvantail & épargnera sa tête coupable. Mais quel

fera le sort du Fidèle? Aura-t'il combattu en vain ses Passions, & les Erreurs? Aura-t'il souffert en vain les plus cruels supplices, pour soutenir la Cause de la Vérité, & de la Vertu? Après avoir triomphé n'obtient-il pas la Couronne? Les Promesses de Dieu n'auroient-elles dont jamais leur accomplissement! Gardons nous de le penser.

*Dieu qui n'approuve rien, qui ne soit légitime,
Voit-il, d'un œil égal l'Innocence & le Crime?
Si différens entr'eux; auroient-ils même sort!
Seront ils confondus dans la Nuit de la Mort;
Le juste, aimé du Ciel, seroit-il sa Victime!*

*Par le feu l'on éprouve l'Or,
Dieu nous tire t'il de l'abîme
Pour nous y replonger encor?*

Plus je réfléchis sur cette importante Question, plus je trouve que l'ignorance des Vices est plus utile aux Hommes que la connoissance des Vertus. Jusques ici, je ne l'ai considérée que du côté de la Morale; me fera-t'il permis de l'examiner en Politique?

On ne peut nier qu'on ne conoisse aujourd'hui en Suisse, beaucoup mieux qu'autrefois, ces Vertus aparentes que la Bienfaisance y a introduites; mais aussi on ne peut contester, que les Vices y sont moins ignorés, & plus pratiqués, qu'ils ne l'étoient anciennement. Supposons qu'un de ses Hé-

ros, qui ont scélé de leur Sang la Liberté de la Suisse, fût rendu à la lumière & à sa Patrie, *Guillaume Tell*, par exemple que diroit-il des Mœurs de ses Compatriotes ? Je crois l'entendre leur tenir ce Discours.

GENEREUX HELVETIENS ! *Vous avez les premiers montré, que la Maison d'Autriche n'étoit pas invincible ; vous avez humilié son orgueil, & abaissé le vol audacieux de l'Aigle ; vous avez brisé vos fers, & fait retomber sur vos Ennemis, la foudre qui vous menaçoit : votre Valeur a chassé les François du Milanois & de l'Italie, presque subjuguée : Vous avez dressé à votre gloire un Monument éternel des Os épars des Bourguignons, tués à Morat ; mais ce qui vaut mieux que des Victoires & des Conquêtes, vous avez vécû libres & indépendans, lors que vos Voisins afoiblis & énervés par le Luxe, ou leurs divisions, étoient menacés du plus honteux Esclavage. Vous avez goûté les douceurs de la Paix, au milieu de la Tempête, & repoussé les fureurs de Bellone, lors qu'elle couvroit de sang & de carnage l'Europe entière. Votre Prudence & votre Courage ont fait la gloire de votre Nation, & ont fait rechercher votre Alliance aux Princes les plus puissans : Mais à qui devez vous cette estime, cette confiance, cette considération, si générales & si soutenues ? A la simplicité de vos Mœurs ;*

à une mâle & noble franchise ; à votre Probité ; à votre éloignement pour de fausses Vertus , & à votre heureuse ignorance des Vices à la Mode. Votre Courage n'étoit point amoli par le Luxe ; votre Valeur n'étoit point émoussée par l'éclat trompeur , & la séduction des Richesses ; la molle Volupté n'avoit point altéré votre Innocence. O ! HELVETIENS ! si vous aimés encore votre Liberté & votre Patrie , jettés dans l'Aar ou dans le Rhin , ces Colifichets magnifiques , mais dangereux , ces Trésors perfides qui ont corrompû tant de Nations , qui feroient rougir vos Ancêtres , & qui peuvent plonger votre Postérité dans la servitude la plus funeste. Laissez des Peuples éfeminés s'endormir dans le sein de la Volupté , & devenir les Esclaves de ceux qu'ils avoient vaincus. Laissez les Ambitieux se perdre en de vastes projets , remuer toute l'Europe , dans le dessein de l'envahir , & se précipiter eux mêmes dans le précipice qu'ils creusent aux autres. Courageux mais pacifiques ; trop sages pour aspirer à faire des Conquêtes , trop vaillans pour en laisser faire sur vous ; pauvres , mais unis ; qu'on puisse toujours dire de vous , que votre Bonne foi ne s'est jamais démentie , & que votre Parole vaut un Traité. Vos Vertus vous défendront mieux que des Armes meurtrières , & les Monts escarpés qui vous environent.

G E N E V E .

AUX



AUX JOURNALISTES

A l'occasion du Discours du Spectateur, inséré dans le Journal de Septembre, p. 266.

J'Ai, *Messieurs*, obligation au *Spectateur désintéressé*, d'avoir relevé, avec politesse, quelques petites fautes de Stile, qu'il ne seroit point surprenant qui me fussent échappées, dans la Lettre que j'eus l'honneur de lui adresser, & qui étoit en éfet peu travaillée. Ceci nous apprend qu'un Auteur, qui a quelque soin de sa réputation, & qui respecte le Public, ne doit jamais se montrer devant lui en deshabillé. Il est juste que je porte la peine de ma négligence; ainsi je ne rejetterai point mes fautes sur l'Imprimeur, quoi que ce soit assés l'usage de quelques Ecrivains: Mais on en a relevé une, sur laquelle je ne saurois passer condamnation, parce qu'elle est autorisée par le fameux *Vaugelas*, qui est regardé come un des Oracles de la Langue Française. Il s'agit de savoir, si l'on peut passer successivement du Masculin au Féminin, & du Féminin au Masculin, quand l'Adjectif se raporte au mot de Persones. Mr. de *Vaugelas* prétend, que cette irrégularité

a des beautés; l'exemple qu'il cite fera mieux sentir l'application de cette Règle Grammaticale; le voici : *Après avoir fait le mot de Personnes féminin, on ne laisse pas de lui donner le genre masculin & même plus élégamment que le féminin : Par exemple M^r. de Malherbe dit, J'ai eu cette consolation en mes ennuis, qu'une infinité de Personnes qualifiées ont pris la peine de me témoigner le déplaisir qu'ils en ont eu.*

Cet exemple est à peu près le même que celui que l'on daigne critiquer, & que je ne rapporterai pas ici, parce que rien n'est plus ennuyeux que ces petites Vétilles grammaticales. On peut écrire très correctement, & être avec cela un Auteur très médiocre. On trouve des négligences de Stile dans les Tragedies du grand *Corneille*, dans les Fables de la *Fontaine*, dans les Lettres de *Mme. de Sévigné*, ces excellens Ouvrages en sont-ils moins estimés? Je sai qu'il convient d'étudier & d'observer les Règles; mais on ne doit pas s'y assujettir en esclaves. Le Génie de notre Langue veut qu'on varie le tour & la contraction de la Phrase; par cette diversité on évite une sorte de monotonie, qui n'est pas moins désagréable dans le stile, que dans le ton.

Il se présente sous mes yeux une citation

ou

ou l'Adjectif est mis au Masculin, quoi qu'il se raporte au mot de *Persones*, dont la terminaison est féminine; je vai raporter cet exemple; Tandis que les Homes forment des projets; les uns pour s'élever au dessus de leurs égaux; les autres pour amasser & acumuler des Richesses, un tourbillon nous envelope, & nous arache à ces pompeuses, mais fragiles bagatelles, où tant de *Personnes* sont *attachés*: Il nous précipite dans cet abime immense, dans lequel se perdent avec nous, nos biens & nos maux passagers, nos craintes & nos espérances frivoles.

Le *Spectateur* relève encore le mot d'*indécence*, qui est éfectivement un peu fort, puis qu'il ne s'agit ici que d'un air distrait & inatentif. Après tout, a t'on tort de s'ennuyer lors que ceux qui parlent ne disent rien qui méritent nôtre attention? Ne vaut-il pas mieux badiner avec le prémier objet qui se rencontre sous la main, que de bailler, ou d'entendre des sonnettes? Les Dames ont l'Evantail, ou des Nœuds, pour se dérober à l'ennui, & tenir contenance; mais les Homes n'ont que la Tabatière, pour remplir le vuide de la Conversation. Après qu'on a épuisé les Nouvelles, & l'important sujet de la Pluie & du Beau-tems; vient on à tou-
cher

cher une Matière grave, le Sommeil nous fait, & pour se réveiller, on se joue légèrement avec la Canne, ou l'on fredone une Chançon; rien de plus naturel; sur tout s'il n'y a point de Dame dans la Compagnie; car s'il y en a le Spectacle amuse; l'usage veut qu'on parle bagatelles, & que l'on voltige, comme le Papillon, de l'une à l'autre. On croit que ce n'est qu'à l'Eglise où il soit permis de s'ennuyer quelquefois avec bienséance, & où l'on doit montrer un air attentif, lors même qu'on laisse égarer ses Pensées, loin du Prédicateur.

A cette occasion, le Spectateur entre dans un détail utile & agréable des sources de l'ennui dans la Conversation. Parmi ces sources, il en indique une qui n'est que trop ordinaire, c'est la manie de quelques Auteurs, qui fatiguent les Passans de la lecture de leurs Ouvrages; rien en effet n'est plus ennuyeux qu'une telle pedanterie: Mr. de *Segrais* rapporte, que les Amis du fameux *Scaron* ne lui voioient qu'avec peine ouvrir son Porte-feuille, pour leur lire quelques Morceaux de ses Ecrits, quoi qu'ils fussent, la plupart, très agréables. L'Esprit languit à une lecture longue & appliquée; un Entretien exige, que l'un parle, & que l'autre réponde; mais rien ne convient mieux à
des

Gens de Lettres que de se communiquer leurs Productions, & de se consulter les uns les autres. *Boileau* prenoit les avis de *Racine*, & *Racine* ceux de *Boileau*, c'est ce qui a rendu leurs Ecrits si dignes d'éloges. Il paroît par les Lettres de *Pline le jeune*, qu'il lisoit avec soin tous ses Ouvrages à ses Amis, & *Despréaux* dit,

*Faites vous des Amis prompts à vous censurer.
Qu'ils soient de vos Ecrits les Confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélés Adversaires.*

Peut-être que *Lucile*, qui selon nôtre Spectateur n'a fait que des Ouvrages médiocres, en auroit fait de meilleurs, s'il avoit consulté des Amis éclairés & judicieux : Avec un tel secours, on corrige ce qui est mauvais, & on perfectionne ce qui est bon. Nôtre vue est bornée, on voit mieux toutes les faces d'un Objet, quand on s'aide des yeux d'autrui. Peut-être aussi le plus grand défaut de *Lucile*, est-il d'enfanter chaque Mois un Volume, come s'énonce le Spectateur ; on ne croit pas qu'il soit possible de prodiguer l'Or avec tant d'abondance ; on s'imagine que tout ce qui est précieux doit être rare. Le Soleil paroît chaque jour ; nous le regardons avec indifférence. Quoi ! toujours le Soleil & des Etoiles !

Il en est des Ouvrages d'esprit, come des Homes ; nôtre Curiosité nous porte à aimer & à rechercher tout ce qui est nouveau ; c'est un phénomène. Est-on en présence d'un Etranger, qui a quelque réputation, on veut lui plaire, & lui paroître digne d'estime: Pour cela, on fait quelques efforts pour se montrer avec avantage, & du côté le plus favorable ; mais l'Home nouveau cesse-t-il de l'être, l'ennui reprend tous ses droits ; nous nous livrons à nôtre penchant, & nos distractions recomencent. Mais aussi peut-on exiger, que l'on soit attentif, pendant une heure ? Quel suplice ! Doit-on demander l'impossible ? Peut-on arrêter le Zéphir, & fixer le Mercure ?

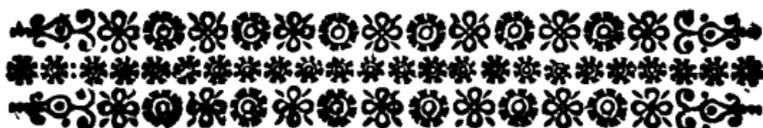
Après tout, doit-on condamner de Jeunes-Gens, à demeurer en Compagnie, assis gravement come des Sénateurs, ou plantés, come des Statues ? Eux qui ont des yeux pour voir, des Mains agiles, pour saisir les Objets, & des pieds legers pour courrir ou voltiger. Les Femmes ont ici un grand avantage sur les Homes, elles peuvent, en même tems, travailler, écouter un bon Conte, en sourire, ou faire semblant d'en être fâchées, & parler à leur tour avec cette aimable facilité qui leur est si naturelle. C'est ainsi,

ainsi, que *César*, dictoit tout à la fois, à trois Secrétaires.

Si j'étois vindicatif, il me resteroit une chose à faire, ce seroit de récriminer, & de rendre Critique pour Critique; mais je ne dois pas répondre avec amertume à une Censure faite sans fiel. Les Discours du Spectateur sont bons, quelques mots impropres, quelques expressions louches ou peu correctes, ne les rendront pas mauvais*. Quand on me donne beaucoup de Pièces d'or, je n'examine pas scrupuleusement, si l'on y a mêlé quelques petites Pièces de fer ou de Cuivre; d'ailleurs les fautes d'autrui ne justifient jamais les nôtres.

Je suis &c.

* Par exemple j'ai quelques doutes sur cette locution *seroit bonni en France*; & sur celle-ci, qui suit immédiatement, *Cet Amr que je consulte avec plaisir deplait dans le Monde par cette Raison sage & éclairée qui fait pour moi le charme de la Conversation &c.*



LE SPECTATEUR

DES INTERESSE',

XII. DISCOURS.

Sed Curiosi sunt hic quam plures mali
 Alienas res qui acrant studio maximo. *
 FLAUT. in sticho.

LA Curiosité a par tout des chûtes. Il est en particulier dans les grandes Villes un Temple qui lui est consacré. C'est là, qu'au milieu des Flames, le Grain précieux de l'*Arabie*, prend une nouvelle couleur. Bien-tôt tiré de sa prison, il répand au loin des tourbillons épais d'une vapeur aromatique. Froissé ensuite entre deux corps durs, il est brisé, concassé & réduit en poussière. Exposé à une nouvelle épreuve, l'Eau & le Feu divisent les molécules que l'Acier avoit épargnées. Déjà la Liqueur bouillonne dans un Vase d'airain, s'élève par des mouvemens interrompus, s'échape & se répand de tous côtés par les bords. Des Ministres habiles

* Nous avons ici bon nombre de Curieux, gens dièux, qui font leur plus importante affaire de celles d'autrui.

les la versent dans des Coupes d'une Terre transparente, & la distribuent aux Assistans.

C'est là que chaque jour, quand le Soleil comence à quitter le haut du Ciel, une foule empressée d'adorateurs vient rendre ses hommages à la Divinité de ce lieu. Séparés en divers pelotons, ils font des Libations en son honneur & l'invoquent en différentes manières, chacun pour les autres, car il est défendu de le faire pour soi-même.

Ici, ils lui demandent quel sera le sort de *Dorine*, qui, unie par l'amour le plus tendre à *Timante*, en a été abandonnée au bout de trois Lunes; bientôt formant de nouvelles chaînes, en faveur d'*Oronte*, les a vues brisées en moins de tems, & s'animant par les difficultés, a remplacé cet infidèle par *Philinte*. O Déesse, lui disent-ils, les flames qui brulent ces deux Amants seront elles durables, & quel sera le Successeur de *Philinte*? Déjà ils le désignent des yeux & du geste. La Divinité inspire un des Assistans & rend ses Oracles par sa bouche; jamais elle ne parla elle-même.

Là ils l'interrogent sur la Patrie de *Lydamis*, sur les divers événements de sa vie, sur les faveurs dont la Fortune l'a comblé: Ils les évaluent, fixent l'emploi qu'il en doit faire, bâtissent pour lui des Hôtels, lui achètent des Domaines & des Titres.

Ailleurs, ce ne font que des cris confus : Mille voix s'élèvent & se confondent dans les airs. Le nom d'*Aceste* est mêlé à celui de *Cléon* & *Rolides* se voit placé à côté de *Sosthère*.

Dans la partie la plus reculée du Sanctuaire, est une effaim d'Habitans, Auditeurs respectueux de *Philocène*. A les voir pressés autour de lui, immobiles & dans un profond silence, les yeux avidement fixés sur cet Orateur & come hors de leur orbite, par la violence tension des muscles, le col allongé & la bouche entr'ouverte, vous les prendriez pour un des beaux Groupes de l'Antiquité. Tantôt, nouveau *Mentor*, *Philocène* prononce les Oracles de la Déesse avec une voix éclatante. Il fait sortir des Armées de dessous Terre, leur donne des Chefs, les range en Bataille, assigne la Victoire à l'une d'elles, & bientôt la trainant après lui d'un Pole à l'autre, lui fait cueillir à chaque pas de nouveaux Lauriers. Tantôt plongé dans une profonde rêverie, quelque mots sortent à peine de sa bouche. *Le rapel du Sénat ne sera pas durable Le Ministre de l'Iberie ne se justifiera pas . . . L'Eglise cherche en vain à pacifier deux Puissances ennemies.* Ils sont reçus avec le plus grand respect.

Je m'approche. J'interroge *Philocène* :
 - Conoissez vous, lui dis-je, *Théosébe*, ce Ci-
 toien

toien le plus juste, & qui mérite le plus de sa Patrie ? Un regard dédaigneux est sa réponse. Surpris, je m'adresse à un des Assistans. Qui est, lui demande-je, *Philocène* ? C'est un Home admirable, répond-il : Personne n'entend mieux que lui les Intérêts des Princes, ne fait mieux quel est le Génie de leurs Ministres, le nombre de leurs Troupes, l'état des Finances, & les différentes combinaisons, qui peuvent résulter de toutes ces choses. Oh, c'est un Home admirable ! dis-je avec lui, & je fors. C'est assez, *Lecteur*, doner à la fiction : Raisonnons.

Paris à ses Badaux, ses Nouvellistes & ses Curieux, tout come M***. Cependant, il faut l'avoüer, ils y font en beaucoup moins grand nombre que dans les petites Villes, en observant même la proportion des Habitans. Dans une grande Ville le Peuple seul est curieux ; dans une petite tout est Peuple, au moins de ce côté là. Dans la première, cette Curiosité admirative, dirai-je, & ignorante, est bien moins répandüe qu'ailleurs, parce que les objets qui pourroient l'exciter, y étant rassemblés en plus grande quantité, on s'y acoutume, & ils perdent de leur prix.

Mais la principale raison de cette différence, est que dans les grandes Villes, l'intérêt

âgit puissamment sur le Cœur des Hommes. Les besoins y sont plus étendus, car on donne ce nom à tout ce qui peut nous distinguer des autres : Point de moyen plus sur & plus facile, pour réussir auprès de la multitude, que le Faîte; & la Cupidité dit-elle jamais, c'est assez? Dès lors le Cercle des occupations devenant plus grand, nous éloigne des autres, dès qu'il ne nous sont pas nécessaires. En un mot, on n'est pas curieux, parce qu'on n'a pas le tems de l'être.

Dans une petite Ville, ces raisons n'ont plus lieu. Le nécessaire est plus borné, parce que le superflu est moins connu. Le Luxe, déjà éloigné par la difficulté des ressources, y est proscriit par les Loix. Le loisir dont les Habitans jouissent leur est à charge. Pour écarter l'ennui qu'il traîne à sa suite, ils se font des occupations. Ils les cherchent dans les objets, qui sont à leur portée, car il faut aussi fuir la fatigue des recherches : Ces objets ils les trouvent dans leurs Compatriotes; mais bientôt parcourus, ils y reviennent, & les examinent avec plus de soin; rien n'échape, & de là l'esprit de détail, de minuties, d'intrigues, en un mot, de curiosité.

Les moindres choses sont alors intéressantes, & tout ce qui est un peu nouveau a droit d'affecter vivement.

Polidor, que plusieurs Banqueroutes ont enrichi, passe à X*** avec un Equipage brillant & une nombreuse suite. Cette nouvelle y est portée long-tems avant qu'il arrive. *Géronte* l'a découvert avec son Téléscope, & quoique lui même soit occupé à donner des ordres à ses Ouvriers, il quite tout, pour faire part à ses Concitoïens de ce qu'il a vû. Le moindre retard est dangereux, puisqu'il peut lui ravir la gloire & la considération à laquelle il a lieu de s'attendre pour cette journée: Il sort de sa Maison. Quoi, personne ne paroît! La Ville est-elle donc déserte, ou les Habitans fuient-ils de devant lui? Graces au Ciel! il rencontre *Damon*. Il se saisit de lui; & sans se permettre le tems de respirer, *Savez vous*, lui dit-il, *que nous allons avoir un Home-d'importance? Je viens de voir depuis mon Jardin un train, qui feroit honneur au Duc de ***.* „
 „ *Quoi, répond Damon, le Duc de ****
 „ *Dieu mon cher, je cours l'apprendre à*
 „ *nos Amis;* „ & déjà les Habitans sont imbus de cette nouvelle.

Enfin *Polidor*, long-tems attendu, arrive. Tous les yeux se portent sur lui; on lui trouve un air de noblesse & de dignité, & ceux qui l'ont déjà vû à la Porte de la Ville, prennent les devants pour le voir encore.

quand il descendra de sa Chaise de poste. Heureux celui qui conoit le Maître de la Maison où loge *Polidor*, & peut, sous quelque prétexte, pénétrer dans l'Appartement. Il est sûr d'être respecté en sortant. On se retire cependant & l'Etranger fait le sujet de toutes les Conversations. Même Curiosité le lendemain à son départ. Vous vous croiez un Home d'importance *Polidor*? Cette foule, ces respects vous éblouissent? Sans doute vous ignorez, qu'on a fait, il y a quelque tems, la même réception à des Bateleurs, & qu'un Tigre, qu'on conduisoit à la Ménagerie, a eû un plus grand concours de Peuple que vous.

Les *Locriens* condannoient à l'amande celui d'entr'eux, qui en rentrant dans la Ville, demandoit, *Qu'y a-t-il de nouveau?* Si cette Loi avoit passé à nôtre Siècle, la multitude des coupables produiroit souvent des amnisties générales.

Je conois telle Ville dont tous les Habitans s'informent avec l'attention la plus scrupuleuse, de la différente densité de l'Atmosphère, come si leur fortune, leur santé & leur repos en dépendoit; aussi trouve-t-on toujours un Baromètre & un Thermomètre dans la Sale où l'on reçoit Compagnie.

Philalèthe n'avoit d'autres idées des Homes,
que

que celles qu'il avoit puisées dans son Cabinet : Est-ce là où l'on apprend à les conoitre ? Chez lui , à la Promenade , dans les Sociétés , tous ceux qui l'abordoient débutoient par lui demander coment il se portoit ? Que ces Gens sont importuns , disoit-ils quelquefois ! Quel Intèrèt si vif peuvent-ils prendre à ma Santé ! Ils n'ont peut-être jamais entendu parler de moi , & je ne les conois pas , ni ne souhaite de les conoitre ! *Philalèthe* s'est corrigé ; il faut le faire quand on veut vivre en Société.

C'est le défaut d'ocupations, qui a fait de la Curiosité l'apanage d'un Sexe, si aimable d'ailleurs. On a borné (surtout pendant un tems) son Education à mille petits riens, qui sont bientôt épuisés, mais qui vûs trop fervent, souvent d'empreinte à l'Esprit ; & come, par la constitution des Organes, les Passions sont beaucoup plus vives dans ce Sexe que dans le nôtre, ce premier est aussi plus curieux.

Entre les Homes, les uns sont curieux parce qu'ils sont médifans ; c'est le plus grand nombre : Ils recueillent avec avidité, pour répandre avec profusion. Les autres sont médifans parce qu'ils ont été curieux ; le Vase est comblé, il faut qu'il verse. Voiez le gros *Florimond*. A peine l'Aurore est-elle

lèvee, qu'il sort avec précipitation de son Appartement. Quelles Affaires importantes l'appellent donc hors de chez lui; les voici: Depuis trente ans *Florimond* a distribué ses Occupations pour la journée en deux parties égales. Le matin, il cherche des Nouvelles; l'après midi il les débite. Il n'a jamais manqué à cette règle; il l'a suivra encore aujourd'hui. Vous le verrez parcourir la Ville pour apprendre, & la traverser ensuite en sens contraire, pour parler. Il entrera alors dans telle & telle Maison; il est attendu, & l'on sait précisément à quelle heure il se présentera, & combien de minutes il restera.

Mais ce n'est pas assez Lecteur. *Florimond* dit tout ce qu'il fait, le bien come le mal, & la plûpart des curieux ne recherchent que le mal: Sont ils donc nés, avec un Esprit qui se plaise dans le désordre? Non; voici comment ils sont parvenus à l'aquérir.

On recherche, on suit les actions des autres, & sur ce qu'on a vû de leurs démarches, on décide en soi même, qu'ils doivent faire telle ou telle chose: Nous prononcions juste, si nous disions que nous ferions ceci ou cela, si les circonstances que nous découvrons chez les autres, nous étoient propres; mais nous déterminons qu'ils agiront d'une certaine façon; ils ne justifient pas nos idées,

idées , nous les condanons , & voila le faux jugement, parce que le motif le plus foible en lui meme , peut faire pancher la balance en certains cas , & que nous ne pouvons nous flater d'avoir aperçû tous les motifs & de les avoir combinés par tous les cas.

Cependant , nous ne convenons pas que nous nous soions trompés. Le moindre sacrifice coute à l'amour propre , au lieu qu'il trouve un sujet de satisfaction , dans la comparaison que nous faisons des autres avec nous memes ; & pleins de l'idée de nôtre supériorité , ce n'est pas encore assez pour nôtre bonheur , si elle n'est conüe ; nous répandons nos jugemens.

Une fois applaudis , parce qu'on n'a vû les objets que du côté sous lequel nous voulions qu'ils fussent envisagés , nous n'avons garde de rien dire des autres , qui puisse nous détruire ; nous ne cherchons que ce qu'ils ont de mauvais , & bientôt nous ne voions que lui.

Araminte a des qualités qui font oublier qu'elle n'est ni jeune ni belle : Elle reçoit fort bien ceux qui se font présenter chez elle , & fait les honeurs de sa Maison avec grace : Sa Conversation est amusante. Quand on voit *Araminte* , pour la première fois , on ne la quitte qu'à regret ; mais bientôt cette

impression diminue ; *Araminte* s'étoit contrainte ; incertaine si son ton vous plairoit, elle avoit pris le vôtre , aujourd'hui ; elle ne croit plus vous devoir autant d'égards , ou bien elle ne sauroit se gêner plus longtemps. Une Curiosité maligne obscurcit ces qualités , que vous aviez découvert chez elle. Cependant *Araminte* a ce qu'on appelle le Cœur bon , & quand vous êtes dans l'adversité , elle fait partager vôtre douleur ; c'est qu'a baissé par l'Infortune , vous ne sauriez lui faire ombrage , & que la compassion est un sentiment sans conséquence.

Ecoutez moi curieux , & ne me traitez pas de Pédagogue ; ce titre me nuiroit trop, près de vous.

Vous êtes Curieux , mais à la Curiosité se joint ordinairement le babil : C'étoit assez de la première pour vous rendre odieux.

Car enfin , vous le savez, on cherche à dérober à vos regards les choses les plus indifférentes ; vous ne les rendriez pas telles par le tour que vous leur donneriez. Entrez vous dans une Compagnie ? Chacun se tait : Parlez vous ? On ne vous répond que quand on ne peut s'en dispenser ; on ne le fait, que par monosyllabe. Bientôt on quite un lieu où vôtre présence a aporté la tristesse & l'ennui, & l'on ne se rend plus qu'ou l'on sçait , que
vous

vous ne ferez pas. Si on est forcé d'entretenir quelque comerce avec vous, on repai v^otre curiosité de quelque nouvelle fabuleuse : A moins qu'elle ne soit destituée de la plus légère ombre de vraisemblance, elle prendra crédit dans v^otre Esprit, vous la répandrez, on le fait, & l'on se réjouit d'avance, & de v^otre crédulité, & du ridicule dont elle vous couvrira.

V^otre imprudence ne conoit ni les distinctions de la Naissance, ni celles des Dignités. Vos yeux profanes se tournent sur tous les Etats. Ignorez-vous que ce Soleil, aveugle, quand on le fixe trop long-tems ?

La conjuration est universelle contre vous. Ceux dont les Intérêts étoient les plus oposés, se réunissent pour vous acabler; tôt ou tard vous ferez une Victime immolée à la fureté générale. Le Curieux est une Afiche publique : Après qu'elle a été exposée un certain tems aux regards, le dernier qui la lit la déchire.

Souffrez que je vous interroge. Qu'avés vous appris aujourd'hui ? *Lisidor* est allé à la Campagne; il est parti à 7. heures du matin avec *Fabrice*. *Damis* retourne demain à sa Garnison & voilà le fruit de vos recherches. C'est avoir employé bien du tems à des choses qui ne vous regardoient pas. Que vous

vous importe les Finances du Roi d'Angleterre, si vous dissipez vos Biens ? Les Intrigues de la Cour, si vous ignorez celles de votre Femme. Vous avez dans votre Cœur, dans vos Devoirs & dans vos Affaires, une source inépuisable, qui peut satisfaire votre Curiosité. Mais quoi ! les sujets ne sont point intéressans pour vous ! Ils ne vous offrent point l'Image du Mal ! Eh bien, prenez ce Volume, lisez le, vous y trouverez l'Histoire des Nérons, des Caligulas, des Domitiens, des Héliogabales ; mais ne sortez jamais de votre Cabinet.

T.



RE-



REFLEXIONS

A l'usage du Beau Sexe.

O Déesse pardon , si l'on ose avec vous
Comparer une Nimphe.

SI un Guerrier , chargé de Lauriers , brule d'envie d'en cueillir un plus grand nombre ; si un Savant , non content de la réputation qu'il s'est acquise , dans les Sciences , consacre tous ses instans à se procurer de nouvelles Connoissances & un nouveau degré de gloire ; si en général , chacun tache de profiter des Talens que la Nature lui a départi , pour se donner du relief dans le Monde , trouverons nous étrange , que le Sexe , à qui l'Education & le Préjugé , ont fermé , ou peu s'en faut , tout autre voie de se distinguer , ne néglige rien pour tirer parti des charmes dont la Nature l'a pourvû , pour se concilier l'admiration des Homes & recevoir d'eux , un tribut d'homages que la Beauté mérite à si juste titre ? Oui , qu'une Femme aimable y soit sensible , je ne ferois l'en blamer. Vouloir qu'elle ne soit pas flatée des éloges qu'elle reçoit , & qu'elle ne goûte pas une grande satisfaction à augmenter le nombre de ceux qui lui en donent , c'est vouloir l'impossible.

Je fais qu'il en est d'affés peu sincères, pour nier que leur amour propre soit extrêmement sensible aux hommages qu'on leur rend : Quelques unes mêmes, soutiennent, qu'elles voient d'un œil fort indifférent, l'effet qu'elles produisent sur nous. A les entendre, ce n'est pas pour grossir le nombre de leurs Admirateurs, qu'elles font un si long séjour a leurs Toilettes, qu'elles consultent si souvent leur Miroir, & qu'elles emploient tous les raffinemens de la parure; c'est pour ne pas paroître ridicules, en se soustraisant à un usage établi. C'est donc pour satisfaire à la coutume, qu'une Fille, qui à peine aura dequoi subvenir au nécessaire, courra avec empressement faire l'emplette d'un Colifichet, arrivé nouvellement de *Paris*, au risque d'en jeuner quelques repas? C'est pour satisfaire à la coutume, que telle Fille, qui, seule & dans son particulier, se néglige jusqu'à la malpropreté, ne se montrera en public, que parée come un Autel? C'est aussi aparemment pour suivre la coutume, qu'elle étale à nos yeux une Gorge faite au tour, ou qu'au moins on en fait voir aux curieux, un échantillon propre à doner une idée avantageuse du reste? C'est à cause de la coutume Mais à quoi bon entasser un plus grand nombre d'exemples, pour tirer d'elles l'aveu d'une

chose dont on a tant de preuves convaincantes.

Suposons les, pour un moment, douteuses : En ce cas, je prens la liberté de proposer une Question. C'est un fait, & un fait incontestable, qu'en général les Beautés, celles mêmes qui temoignent le moins se fouchier de plaire, sont extrêmement réservées, lors qu'il s'agit de louer leurs semblables. N'appréhendés pas qu'elles outrent jamais l'éloge; on éfleure autant qu'il se peut les qualités, on insiste avec une pénétration merveilleuse sur les défauts. Plus les qualités réelles de cet Objet seront en grand nombre, & universellement reconües des Homes, plus l'on s'éforcera de les exténuer & d'en ternir l'éclat, par des défauts, ou chimériques ou réels, mais peu considérables, & qu'on a l'art de grossir & d'amplifier. Arrive-t'il dans un lieu une Etrangère, qui réunisse en sa faveur la plupart des Suffrages, (des Cavaliers s'entend) transportés vous dans une Assemblée, & voies le Jugement qu'on en porte. *Il faut avoüer*, dira l'une, *qu'il suffit qu'un objet soit nouveau, pour qu'il ait le don de plaire* : *Convenons cependant*, dira une autre, *qu'elle plait au premier abord; cela fait un tout ensemble, plus que passable; mais pour des beautés de détail, je vous avoüie que je n'en ai pas aperçü* : *Pas un trait fin, rien d'inté-*

ressant. Avouons, dira une troisième, que ses Cheveux sont d'un beau noir, mais elle auroit un peu besoin ailleurs, d'une forte couche de blanc. C'est ainsi que de bouche en bouche, on parvient à faire un Portrait auquel toute personne impartiale méconnoitroit sûrement l'Original.

Si les Belles font subir un si rigoureux examen, à celles qui n'ont pas moins d'apas qu'elles, elles sont par contre, pour l'ordinaire, très indulgentes, pour celles qui en sont dépourvues. Elles trouveront des perfections dans un objet, qui en est le moins bien partagé; elles placeront des graces dans une Physionomie, moins propre à émouvoir les Passions, qu'à inspirer l'indifférence; elles mettront dans le même rang, & la jeune *Phylis*, dont les attraits naissans triomphent des Cœurs les plus insensibles, & *Célimène*, qui déjà sur le retour, perd insensiblement & le peu d'agrémens qu'elle avoit reçû de la Nature & le peu de personnes qui en étoient söttement Admirateurs.

D'où vient, je vous prie, un contraste si frappant, dans la manière d'apprécier le mérite des Persones de leur Sexe? La raison de ce procédé n'est elle pas évidente? On voudroit réunir en sa faveur tous les Suffrages, même de ceux pour qui l'on ne sent rien

rien d'aprochant de l'amour, ou pour qui l'on a une secrète aversion.

On a à sa suite un Cortège d'Admirateurs, qui grossit tous les jours. Il paroît une Beauté, sur qui les regards comencent à se fixer ; l'effet qu'elle produit sur les Cœurs est subit ; on voit d'abord passer de son côté, une partie de cette Jeunesse, dont le concours formoit une perspective si agréable pour l'amour propre. A cette mortification se joint la crainte de voir la désertion augmenter de jour en jour. Comment exhaler son dépit ? On fait ses efforts pour se persuader, que la préférence qu'on lui donne est plutôt un effet de la préoccupation, que du discernement ; on se trouve des qualités qu'elle ne possède pas ; on pense qu'elles devroient faire éclipser les siennes ; ou, s'il est impossible de ne pas reconoitre la supériorité, on voudroit au moins, que les autres ne s'en aperçussent pas. Pour parvenir à ce but, on se garde bien de faire une comparaison de son mérite avec celui de sa Rivale, on verroit trop à découvert le motif qui fait agir. On paroît le plus désintéressée qu'il se peut, dans le Jugement qu'on en porte. Ce n'est que la force de la Vérité, qui engage à rectifier l'opinion trop avantageuse, que le Public en a ; à moins que de vouloir fermer les yeux, on ne pourroit

fouscrire à l'idée exagérée qu'on se forme de ses perfections. C'est ainsi qu'on cherche à jeter de la poussière aux yeux ; mais les Homes sont rarement dupes de cet artifice. Le but de ces démarches est trop visible , pour qu'il échape à un œil tant soit peu clairvoiant. Tout sert à le décèler, le ton, l'affectation , le zèle avec lequel on s'emploie à dénigrer les Beautés qui ofusquent ; car enfin , quand on n'est pas partie intéressée, on agit, on parle bien différemment. Si le mérite d'autrui ne faisoit pas ombrage, on verroit avec plaisir , ou tout au moins sans peine, les éloges qu'on lui done. Si même on trouvoit qu'on les outre, on s'en embarasseroit peu, & l'on ne prendroit pas tant de peine pour défabuser les autres. On ne fait guères de mal au Prochain, que dans la vüe d'en tirer quelque avantage.

Je conclus par prier ce Sèxe aimable, dont les perfections feront toujours l'objet de mon admiration, de ne pas les ternir par des manœuvres si peu propres à leur concilier l'estime des Gens raisonnables ; & propres au contraire , à leur faire manquer leur but. Cette basse jalousie, qui fait son malheur des qualités des autres, ne peut que révolter ceux mêmes, sur qui leurs charmes avoient fait les plus fortes impressions.

VERS



V E R S

*A l'ocasion du Traité conclu entre le Roi de
SARDAIGNE & la REPUBLIQUE
DE GENEVE, en Juin 1754.*

ARma canant alii : Pacem cano pacis amicus ;
Non mihi grande sonans os est ; sed qualiacunque
Accipe , *sancta Sion* , Pietas quæ carmina suadet.

Ergo firma tibi Respublica , tutaque Gens est ;
Pax tibi felicitis ramum prætendit Olivæ ;
Undique Finitimi dextras in Fædera jungunt :
Hinc nam *Christicolæ* Regis tibi pignus amoris ,
Illinc *Helvetii* socialia Fædera servant ,
LAUDANDI verè tua qui tam commoda curent :
Prodit & à *Surdo* tandem optatissima Rege
Tuta quies : Omen non fallit , dulcia rumpet
Fædera nulla dies , sine bello degere vitam
Fas erit ; exulta , geminatis plausibus ede
Lætitiâ , pulso frontem mærore serenes.

Publica nec quisquam perturbet gaudia , dicens
Hanc nimium carâ pacem mercede coemptam.
An nimis constare potest dulcissima rerum
Pax ? Nonne innumeris potior Pax alma triumphis ?
Si quod erit damnum cuiquam , reparabitur ; Ecce
Præstò adsunt cuncti promptè largèque daturi :
Non tanti nobis sunt sumptus . mittite curas ;
Jam festum celebrate diem , diffundite vultus ;
Lætitiæ date signa hilari de pectore , *Cives*.

Tuque animos Regum pridem tractare perite ,
 Fædere qui duplici nostrâ jam clarus in urbe ,
 Orator Pacem referens , insignis Olivâ ,
 Expectate , redi , plaudunt tibi pectore Cives ,
 Urbs tibi jam spargit frondes , necitque coronas
 Solemnes , lætos pascunt tua Facta Triumphos.

Nec te cui dotes , cunctis mirantibus , annos
 Prævenere finam reticere carmine , namque
 Est tibi Mens rerum prudens , solertia mira ;
 Maturum Ingenium maturos pascit honores ;
 Quidquid habet , meritis Respublica grata rependet.

Est cum cuncta Dei imperio nutuque gerantur ,
 Munifico ipsius dono hæc accepta referte.
 Quis, nisi Rex hominum, summi Dominator Olympi,
 Numine cuncta movens , nobis hæc otia fecit ?
 Ille animos Regum rivos ceu torquet aquarum ,
 Ille inimicitias , ille horrida bella coercet ,
 Ille fovet sacram Gentem , cumulatque benignè
 Donis omnigenis ; Cives , pia gaudia funto ,
 Certatimque Deo grates persolvite dignas.

O Fortunatos ! velitis modò , jamque beatam
 Degetis vitam , nullâ formidine pressi ;
 Omnia namque Deus jam nobis vota secundat.

Pax modò servetur nos inter , jam viget extrâ ;
 Vivite concordés , cunctis sit Civibus una
 Mens , animusque idem ; Fratrum nam gratia dulcia.
 Post habitum proprio procuret publica quisque
 Commoda , percharæ Patriæ se consecret ultro :
 Mutua sit cunctis , conjunctio , firma , perennis.

Debita stet Patriæ Patribus reverentia sanctis ,
 His sincerus amor fiducia , grata voluntas ;
 Nam studio meruere suo , quibus anxia nostrâ

Cura sit, atque labor fatigari nescius omnem
 Occupet ætatem, quis crederet ! Et sine lucro :
 Semina dissidii qui spargeret, hic niger esto ;
 Hunc omnes vitent, fugiant cane pejus & angue.

In pace interea studiis atque artibus omnis
 Sedulus incumbat, solers industria semper
 Nos & docta manus claret, celebretque per orbem ;
 Artes namque bonæ dulcis sunt Pacis alumnae ;
 Pax tibi triste foret donum, si mollis, inersque
 Artibus atque armis abjectis otia ducas ;
 Imò, *Geneva*, labor te semper duret honestus.

Virtutemque colas, quid enim sine Numine posses ?
 Irrita sunt Hominum prorsus conamina, nisus,
 Ni faveat Deus Omnipotens, spiretque secundè :
 Ergo animo sedeat præ cunctis ejus amorem
 Quærere ; Mandatis promptè parere memento.
 Non aliter captatur amor per sancti Judicis ; omne
 Flagitium fugias, vitii aversa Dei mens.

Si quis conspicuus reliquos super atque decorus
 Esse velit, ne magnifico, ne div te fastu
 Certet : Is est populator opum, signumque ruinæ ;
 Sed pietate alios & Relligionis amore
 Vincere conetur, clarus florebit in Urbe.

Oh ! si nos omnes tam sancta cupido teneret !
 Gens pia, grata Deo, felix Ecclesia Christi,
 Cuncta videremus cælestia dona profundi
 In nos, in dulces Natos, serosque Nepotes.



L'ELOGE DE LA SINCERITE'.

O D E

Présentée à l'Académie de P A U.

NE reverrons nous plus le beau Règne d'Astrée ?
 La Terre en gémissant , à l'erreur est livrée :
 Son sein , de toutes parts , enfante des malheurs ;
 Le perfide intérêt , fils cruel du mensonge ,
 Dans l'Abîme nous plonge ,
 Et ce Monstre infernal s'abreuve de nos pleurs.

Viens soulager nos maux , SINCERITE' touchante,
 Viens nous faire admirer sous ta Loi triomphante
 Les Peuples fortunés reconnoissant tes droits ;
 Nous reverrons alors l'Univers sans alarmes
 S'embêlir de tes charmes ,
 Et ta voix pénétrer dans le Palais des Rois.

Mes Vœux sont exaucés : Je la vois . . . Je l'adore..
 Elle fend les raïons d'un ardent Météore ,
 Sur un Trône d'azur elle descend des Cieux ;
 Un feu pur & divin dans ses yeux étincelle .
 Et sa bouche immortelle

Exhale dans les airs un parfum précieux.

Règne Fille du Ciel ! sans toi la Terre entière
 N'est qu'un séjour affreux privé de la lumière ,
 Les Dieux même , irrités , des crimes des Humains ,
 Rejetteroient l'encens d'une race infidèle ,
 Si ses vœux , si son zèle

Ne leur étoient offerts par tes aimables mains.

Portes-leur nos respects , & retiens leur Tonnerre :
 Reviens te faire entendre aux Maîtres de la Terre ;

Que par toi les flatteurs soient du Trône écartés ;
 Protège l'Innocence & démasques le Vice,
 Couronne la Justice,
 Et garantis par tout la foi de nos Traités.

Rens nous , rens nous heureux ; ton absence funeste
 A fait tomber sur nous la colère céleste ;
 Non le bonheur n'est point où tu ne règnes pas ,
 L'aimable confiance ici bas va renaître ,
 L'honneur va reparoître ,
 Si ton flambeau divin éclaire enfin nos pas.

J'ai vû la fausseté , contre nous conjurée
 De tes plus beaux atours insolemment parés ,
 Usurper des honeurs qui te sont refusés ,
 Prendre de l'amitié le voile respectable
 Et d'un trait redoutable
 Percer de tendres cœurs par ce voile abusés.

Qu'à ton aspect vengeur ta perfide énie
 Frémisse , & loin de toi porte son infamie ;
 Que le soupçon la fuive & s'écarte de nous ;
 Qu'au sentiment ta voix prête toujours des graces ;
 Ramène sur ses traces
 Cet âge fortuné dont nous sommes jaloux.

O ma Divinité , ta présence m'enflame ?
 Un seul de tes regards développe mon ame ,
 Mon œil de ton éclat de tout tems fut frappé ;
 Ton éloge en ce jour est dicté par toi-même
 A ma Muse qui t'aime ;
 C'est l'hommage d'un Cœur qui n'a jamais trompé.

Soumise à ton pouvoir , n'atens point de ma Lyre
 Des sons , enfans de l'Art , que l'Art lui-même ad-
 mire ;

Mais qui ; loin de te plaire , ont droit de t'irriter ;
 Adorable Vertu ! dans mon sincère hommage
 Vois briller ton image ,
 Pour bien louer les Dieux il faut les imiter.

Amour sacré du vrai ! Toi qui plais , toi qui touche ;
 Ton Temple est dans mon cœur , ton Trône est
 sur ma Bouche ;
 Heureuse de servir d'exemple à l'Univers ;
 Oui , tu peux exiger le plus dur sacrifice ,
 Par un lâche artifice
 Je ne fouillerai point les Autels ni mes Vers.

De tes propres craïons , peins mes jeunes Années ,
 Peins la Frivolité , filant mes destinées ,
 Mon Cœur foible & sensible, ouvert aux vains desirs ;
 D'un Peuple adorateur , *Corine* environnée ,
 De fleurs toujours ornée ,
 Laisant aux Ris , aux Jeux le soin de ses plaisirs.

Ce tems flatteur n'est plus ; tout a changé de face :
 J'ouvre à regret des yeux dont la beauté s'éface ;
Saturne sur son aile emporte ma fraîcheur ;
 Je ne reverrai plus les rivages de *Flore* ,
 Mon teint se décolore ,
 Et le fouci cruel en ternit la blancheur.

O *Saturne* ! ô Tiran de toute la Nature !
 De tes funestes dents , la plus chère pâture ,
 Fut toujours la Beauté , ce charme des Mortels ;
 Fièr de son Empire , elle en jouit à peine ,
 Que tu forges la chaîne ,
 Qui l'atache en victime aux pieds de tes Autels.

Hélas ! sur le déclin d'une course pompeuse
 L'amour propre offre encore une image trompeuse ;
 Mais la Sincérité parle , & l'orgueil se tait ;

Tes beaux jours, me dit-elle, ont coulé come l'onde,
 Tu ne tiens plus au monde,
 Et ses biens enchanteurs t'échappent comme un trait.

Une route nouvelle à tes pas est oferte :
 L'Amitié, sous mes Loix, va réparer la perte,
 De ses plus doux liens je t'enchaîne aujourd'hui :
 Dans le sein des Vertus, à ton ame tranquile,
 Je prépare un azile,
 Et j'y ferai pour elle un immortel apui.

Déesse ! je te suis & je place ma gloire
 A m'atacher moi-même à ton Char de victoire ;
 Je cherche dans toi seule un langage vainqueur,
 Dans mes timides Vers, brille d'un nouveau lustre,
 Rens ton Esclave illustre,
 Et triomphe par tout, ainsi que dans mon Cœur.



LA NAISSANCE DE BACCHUS.

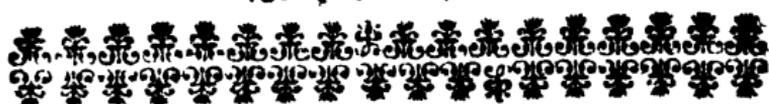
Lorsque le Maître du Tonerre
 Quita le céleste séjour
 Et vint se livrer sur la Terre,
 Dans les bras de *Séméle* aux douceurs de l'Amour ;
 Il n'étoit point tel qu'à sa Cour,
 Auguste, puissant & terrible,
 Rien que d'humain en lui, ne paroissoit aux yeux,
 Et tout ce qu'il porta des Cieux,
 Ce fût un Cœur tendre & sensible.
 Cependant quel plus grand honneur
 Que pour une simple mortelle

Un Dieu fasse de sa grandeur
 Un beau sacrifice à la Belle ;
 Qu'il préfère l'étrange faut
 Des hommages qu'il vient lui rendre ,
 A ceux que l'on lui rend là haut.
 Que pouvoit elle encore attendre ?
 Fatale Curiosité !
 Elle veut voir la Majesté
 Qui fait que tout l'Olimpe adore
 Celui qui venoit l'adorer ;
 Et sa fierté demande encore
 Qu'il vienne à ses yeux s'en parer.
 Qu'exigés-vous de moi , cruelle ?
 Lui disoit le Dieu consterné.
 Obeissés , répond *Sémèle* ,
 Mon cœur , à ce prix seul , vous étoit destiné ,
 L'ame de chagrin pénétrée
 Il quite ce funeste lieu ,
 Et vole au céleste Empirée ,
 Transformer le Mortel en Dieu.
 Un superbe éclat l'environne.
 Le Tonnerre , les Feux , les Foudres , les Eclairs ,
 Qu'il lance de dessus son Trône
 L'escortent au loin dans les Airs.
 Cependant la Troupe légère
 Des Amours , des Plaisirs , des Jeux ,
 Suit , en folâtrant , & tempère
 Le feu qui brille dans ses yeux.
 Que l'ambitieuse *Sémèle*
 Dut s'applaudir de tant d'amour !
Jupiter revient à sa Cour ,
 Plus majestueux , plus fidèle ;
 Qu'elle lui païra de retour !
 Mais Grands Dieux ? Que vois-je ! Qu'en-
 tens-je ! . . .

Quel trouble faisoit tous ses sens !
 A ces éclairs éblouissans
 Son visage pâlit & change
 Tout son cœur d'éfroi se remplit ,
 Le Dieu troublé s'empresse, vole,
 Et d'une bouche qu'il chérit
 Recueille un soupir qui s'envole.
 Dieux ! par combien d'ardens transports,
 Et par quels baisers tout de flamme ,
 Il cherche à rapeller son ame ,
 Qui deja touche aux sombres bords !
 Mais hélas ! Une Nuit cruelle
 Couvre les yeux de cette belle.
 De ce funeste Himen , *Bacchus* nâquit enfin ,
 Charmant , mais cruel Dieu du Vin ,
 De son Père il reçût l'influence mortelle.
 Ces Foudres , ces Eclairs , qui suivirent *Jupin* ,
 C'est ce feu pétillant dont un Vin étincelle ,
 Qui porte jusqu'au Cœur sa douce impression ;
 Mais le trouble affreux de *Sémèle* ,
 C'est celui de nôtre raison.

G*****





NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'*Académie des Belles-Lettres de la Rochelle*, tint sa Séance le 1er Mai 1754. L'ouverture s'en fit par un Discours de M. *Valin*, Directeur, dans lequel il examine; *Si la perfection, telle qu'on l'exige aujourd'hui dans les Ouvrages d'Esprit, n'est point aussi nuisible qu'utile aux progrès des Lettres.*

Il convient d'abord de la nécessité de tendre à la perfection, & de chercher à l'envi à surpasser ses Rivaux, pour empêcher que les Sciences & les Arts ne languissent dans une médiocrité, aussi honteuse que stérile. Mais il trouve, que la perfection relative, de laquelle seule il entend parler, est même trop rare, pour qu'il n'y ait pas de l'injustice à l'exiger absolument dans tous les Ouvrages d'Esprit. Il demande, pourquoi dans les Sciences & les Beaux-Arts, on ne veut pas, come dans les Arts mécaniques, reconoitre diférens degrés de mérite & leur assigner la portion d'estime qui leur convient? *Pourquoi, dit-il, ne compte t'on pour la Science des Calculs, que les Newtons & les Leibnitz;*
pour

pour Phisiciens & Naturalistes, que les Réaumur & les Nollet; pour Orateurs, que les Bossuet & les Cochin? On ne prend pas garde, que pour ne vouloir que du parfait, on rebute ceux de qui on aurait le plus de droit d'en attendre; on oublie, que nos plus grands Orateurs, come nos Poètes les plus célèbres, ont eu besoin d'indulgence pour leurs premières Productions, & qu'au milieu même de leur gloire, ils ne se sont pas toujours sauvés du reproche de ne pas la soutenir.

Mr. Valin condamne ensuite, ces Critiques outrées, qui irritent, au lieu de corriger, & empêchent de jeunes Athlètes d'entrer en lice, ou les obligent d'en sortir, dès le commencement de la Carrière. A cette rigueur désespérante pour les Elèves des Muses, come pour leurs Favoris, il voudroit, qu'on substituât une Critique modérée & judicieuse, qui en relevant avec ménagement les fautes des Ecrivains, leur tint compte, par une juste compensation, des beautés par lesquelles ils auroient rachetés leurs écarts ou leurs négligences.

Mr. Arcère, de l'Oratoire, lut ensuite la Préface de l'Histoire de la Rochelle, que l'on se propose dans peu de donner au Public.

M. de la Faille, Controleur ordinaire des Guerres, fit lecture d'un Mémoire sur les
Pier-

Pierres figurées du Pais d'Aunis, pour servir à l'Histoire naturelle de cette Province.

A la suite de ce Mémoire, M. Gastumeau, Secrétaire Perpétuel de l'Académie, lut une Ode de M. Chabaud, Prêtre de l'Oratoire, Associé de l'Académie de la Rochelle, de même que de celles de Pau & de Villefranche. Voici quelques Strophes de cette Ode, dont le sujet est : *La Religion nécessaire à l'Home.*

*Je veux approfondir mon être
Mais quel affreux cahos de Systèmes divers !
Aucun d'eux ne m'instruit, Et je ne puis conoitre
Pourquoi je suis dans l'Univers.
Je ne conçoit point mon essence :
Puis-je me définir, si mon Intelligence,
Erre sans trouver de clarté ?
Foible, inconstante, corrompue,
Ma Raison souvent substituée
Le Mensonge à la Vérité.*

*La Foudre gronde sur nos Têtes ,
Les Vents sont échappés de leurs sombres Prisons ,
Un Pouvoir invisible abandonne aux Tempêtes
L'esperance de nos Moissons.
Où t'end cette Vague écumante ?
Un Grain de Sable arrête une Mer frémissante ,
Qui devoit engloutir nos bords.
Par tout quelle haute Sageſſe !
Mais, fière Raison, ta foiblesse
N'en démêle point les ressorts.*

*Par tout, que de Cultes frivoles !
Sois des Noms étrangers l'Enfer est adoré ;
Et quand le Monde entier n'est rempli que d'Idoles
Le vrai Dieu seul est ignoré.*

*Au Marbre on offre des Victimes ,
Jupiter, Mars, Vénus, célèbres par leurs Crimes ,
Sont encensés par les Mortels.
Dieu puissant, Arbitre équitable ,
Ecrase l'Argile coupable ,
Qui te refuse des Autels.*

*Erreurs, chimères renaissantes ,
Disparroissés ; la Foi fait briller son Flambeau :
Les doutes sont levés, des clartés bienfaisantes
Forment pour nous un jour nouveau.*

*Consfons nôtre Orgueil téméraire ,
Quand tu parles, Grand Dieu, c'est à l'Homme à
se taire ;*

*Qu'il adore tes Décrets :
Si, de ce qui nous environne ,
Nôtre foible Raison s'étonne
Peut-elle sonder tes secrets.*

La Séance fût terminée par la Lecture, que fit Mr. Arcere, des Vers suivans, adressés à M. le Cardinal Querini, au sujet des Médailles que la Ville de Bresse a fait fraper en son honneur & que cette Eminence a envoiées à l'Académie de la Rochelle.

*D'un Art ingénieux, la Touche singulière
Te montre à nos regards, illustre Cardinal ;
Et rend ton Ame toute entière
Sur la surface du métal.*

*Ce Chef d'œuvre qui vient d'éclorre ,
 Est l'hommage pompeux d'un Peuple qui t'adore ;
 J'y vois avec transport , sous de savantes Mains ,
 Son zèle & son amour fidèlement empreints.
 Mais pourquoi le Burin , consacrant ta Mémoire
 Nous retrace t'il tes Bienfaits ?
 Sans le secours de l'Art tu vivras à jamais :
 Les Muses ont chargé l'Histoire ,
 Du soin d'éterniser ta gloire.
 Apui de la Religion ,
 Dont tu fais venger la querelle ,
 Tes doctes Ecris & ton Nom
 Seront aussi durables qu'elle.*

DANS l'Assemblée publique de l'ACADE-
 MIE FRANÇOISE , tenue à Paris , le
 25. Août , M. de Boissi , élu à la place de
 Mr. Néricault Destouches , vint y prendre
 séance : Ce choix avoit été prévenu par les
 Vœux du Public. Mr. de Boissi fût reçu avec
 ces transports vrais & unanimes , ces aplau-
 dissemens animés , témoignages flatteurs &
 non équivoques , de l'estime générale ; &
 qui sont un hommage qu'on rendoit autant à
 l'honêteté des Mœurs qu'aux talent de l'Es-
 prit. Nous allons transcrire le Discours
 qu'il prononça.

MESSIEURS. *Ma foible Voix dans ce mo-
 ment peut à peine articuler & se faire enten-
 dre. Elle est étouffée par la crainte que m'inspire
 l'aspect d'une Assemblée respectable. La joie d'être
 assis*

assis, parmi vous, achève de m'êter la parole. Je me tais pour avoir trop à dire, & je trouve la Prose trop foible pour exprimer ma reconnoissance. Permettés moi, Messieurs, de la faire éclater en Vers; c'est ma Langue familière. Le Sophocle de notre âge l'a parlée le premier dans une occasion pareille; il est fait pour servir de modèle. Quel danger qu'il y ait à le suivre, j'ose l'imiter en ce point; le sentiment me tiendra lieu de Génie. Mon Cœur me le Conseille: je cède à son impulsion; elle est plus sûre que l'Esprit, & mérite mieux votre aprobation.

O D E.

V Enés, *Divine Poësie,*
 Prêtez-moi vos traits les plus forts :
 De vos tours la noble énergie
 Peut seule rendre mes transports :
 Mon ame étoit impatiente . . .
 Mais, je suis païé de l'attente ;
 Par le bonheur dont je jouit,
 Je frappe au Temple de Mémoire ;
 Il s'ouvre, & le jour de ma gloire
 Est la Fête du Grand Louis.

Je frémis ! Où va mon audace !
 Quel est le péril que je cours ?
 Le grand Home que je remplace
 Est le *Terence* de nos jours.
 J'ose marcher dans sa carrière.
 Mais *Des-Touches* est près de *Molière* ,

Autant que je suis loin de lui.
 Ami riant de la Sageffe,
 Il fût divertir fans bassesse.
 Et nous instruire fans ennui.

Le vice, avec un bras d'*Hercule*,
 Dans ses Ecrits est combatu :
 Ils font l'éfroi du Ridicule,
 Et l'École de la Vertu.
 Cette Morale, ces Maximes,
 Qui règnent par tout dans ses Rimes,
 C'est dans son cœur qu'il les puisa ;
 Son Art ne fut point un délire,
 En Philosophe on le vit rire,
 En Citoïen il amusa.

Il ne borna point son Génie
 Dans les limites de l'Auteur ;
 Il fut , pour servir sa Patrie,
 Utile Négociateur.
 Il fut , come un plan Dramatique,
 Conduire un Projet Politique,
 D'*Adiffon* , il suivit les pas ;
 Et contre l'aveugle ignorance,
 Prouva qu'un Ecrivain qui pense,
 A l'Esprit de tous les Etats.

Ici, quand la mort vous l'enlève,
 Qui prend le soin de m'instaler ?
 C'est de *Thalie* un autre élève,
 Qui peut lui seul la consoler.
 Répare sa perte fatale :
 Ce n'est que dans la Capitale
 Que doit briller le vrai Talent.
Gresset , ton devoir est de plaire ;

Le *Méchant* te demande un Frère,
Et *Paris* empressé l'attend.

De cet auguste Sanctuaire,
Le Fondateur fut *Richelieu*,
Séguier en devint la Lumière :
Louis le Grand, en fut le Dieu ;
Son Fils en est l'appui durable.
Les Arts, sous son Empire aimable ;
Croissent & régnerent tour à tour.
Il comble d'honneur ce Parnasse.
Que vois-je ? Un Héros de sa Race
Vient d'y répandre un plus beau jour.

Ce choix ajoute un nouveau lustre
Aux premiers Sujets d'*Apollon*,
Pour vous, *Aréopage* illustre
Quel honneur d'avoir un *Bourbon* ?
Il n'est plus rien qui vous détruise :
Déformais de votre Dêvise
Tout garantit la Vérité ;
Un Corps dont *Louis* est le Maître,
Et dont *Clermont* fait gloire d'être,
Est sûr de l'Immortalité.

Mais les Cieux éxaucent la *France* ;
L'Airain tone, & son bruit Guerrier,
D'un Prince annonce la naissance ;
Je la célèbre le premier.
Soutiens du Temple de Mémoire,
Ne m'enviés point cette gloire,
Le zèle seul m'a transporté ;
Que vos chants se hatent d'éclorre ;
Brillés : D'un beau jour foible Aurore ;
Je devance votre clarté.

Voici quelque Morceaux de la Réponse de M. Gresset, Directeur de l'Académie. Après avoir rendu justice au Mérite & aux Ouvrages de M. de Boissy, par des Eloges pleins d'esprit & de candeur, il lui dit :

Dans ce concours brillant & nombreux des Témoin de vôtre triomphe, vous n'avez que des Amis. Ces aplaudissemens sincères, cette satisfaction générale de vous voir assis parmi nous, vous loient plus éloquemment que je ne pouvois faire. La réunion des sentimens, ce suffrage de la Renommée, doit ici vous épargner, ainsi, qu'à ceux qui m'écourent, & à moi même, les détails & l'ennui d'un Eloge en face. Heureux celui dont la gloire est indépendante de ce tribut fastidieux & frivole, dont on n'a point à justifier laborieusement les preuves, & qui, come vous, Monsieur, est annoncé par l'estime publique, porté par le vœu de la Patrie, est recomandé par lui même ! Quand on rassemble tous ces avantages, que dispense une Equité Souveraine, & qu'elle ne dispense qu'à peu de Gens ; come l'on ne doit point sa réputation à de petit Protecteur, ni ses Titres, à de pures prétensions, ni son existence à l'Esprit d'autrui, on ne doit aussi son adoption dans cette Compagnie, ni à l'indécence des Brigues, ni à l'importunité des instances, ni aux ressorts toujours cachés & toujours visibles,

bles, d'une injuste & ridicule séduction. Supérieur aux apuis étrangers, le mérite véritable se protège lui-même, il reste tranquille, & la Gloire fait le trouver.

Mr. Gresset fait ensuite le Portrait de M. Destouches : Ce morceau mérite d'être transcrit.

Né avec un Esprit élevé, une Ame ferme, des sentimens nobles, & cette supériorité de Talens, qui s'étend à tous les genres, M. Destouches fut remplir également bien, tous ceux auxquels il fut appliqué. Chargé des Affaires de France à Londres, il fut rendre son Ministère également utile & agréable à son Maître & à l'Angleterre. Son Talent singulier de connoître, d'aprofondir, d'apprécier les Hommes, & de lever d'une main prompte & sûre tous les voiles dont l'Intérêt, l'Amour propre & la Fausseté s'envelopent ; ce talent, qu'il a si bien prouvé, l'auroit conduit plus long-tems & plus loin, dans la Carrière des Négociations & des Emplois les plus distingués, si l'Esprit philosophique insensible, à l'Ambition, & le penchant impétueux du Génie ne l'avoient ramené dans le sein du loisir, que demandent les Arts. Philosophe, sans en être témoins Citoien, acoustumé à ne voir la gloire réelle des Talens, que dans l'utilité dont ils peuvent être à la Société, il tourna toutes ses vies vers ce but respectable,

pectable, & montra, que la Comédie, quand elle est instructive & noble, bien loin d'être envelopée dans la proscription autrefois prononcée contre le crime & la bassesse de la farce antique, doit-être regardée come l'Ecole de la Raison & des Mœurs; Ecole plus utile par le pouvoir de l'agrément, que ne le sont tant de Traités de Morale, qu'on lit sans goût, où qu'on ne lit pas. Il savoit, qu'il est des tems où la dépravation & le délire peuvent être portés à un s'y haut point, que ni le respect des Mœurs, ni le frein des Bien-séances, ni les Loix du Bon-Sens lui même, ne conservent presque plus d'empire sur les Hommes, & que dans ces tems funestes, où la Raison se tait, où la Vertu est également muette, le ridicule, ce Tiran universel & si nécessaire, peut seul lever encore, avec quelque fruit, une Voix impérieuse, comander aux Esprits égarés, couvrir le Vice d'un opprobre salutaire, & rétablir les barrières de la Raison & de la Vertu. Tels furent ses Principes: Ses Travaux y furent conformes, & le succès dût répondre à ses Travaux.

L'Eloge de M. de la Chaussée fut celui de M. Destouches: Après quoi M. Gresset expose quelques Réflexions sur la Comédie. L'Auteur du *Méchant* est bien fait pour nous éclairer sur les Principes de cet Art utile & agréa-

agréable, & sur les moïens de prévenir la décadence dont il est menacé. *Molière est le modèle que les Auteurs Comiques ne doivent pas perdre de vue*, dit M. Gresser. Du sein de la bassesse & du mauvais goût, Molière, éclairé par la Nature, osa s'élaner courageusement loin des routes communes, & porté sur les Ailes du Génie il sût bientôt s'élever à une Sphère nouvelle, d'où il donna aux Homies des Préceptes, des Modèles & des Plaisirs. Voilà son exemple: Que nous enseigne-t'il? L'invariable Principe de ne point se laisser subjuguier par le goût du tems, quand le vrai goût s'altère, s'éclipse, & touche au moment de sa chute. Il est à craindre que la manie des nouveautés, pour qui le Luxe de nos jours multiplie si laborieusement les colifichets & les riens, & fait servir la magnificence à la petitesse, ne viennent également usurper au Théâtre la place des objets vraiment nobles, vraiment utiles, n'y fasse succéder la gentillesse à la grandeur, les phosphores, à la lumière, le néant à l'existence; il est à craindre que n'ofrant plus sur la Scène, qu'une foule de petits Tableaux, plus au moins neufs, on ne néglige totalement de peindre les grands Caractères. Les demi-connoisseurs, qui nient tout ce qui les passe, prétendront que tous les grands Caractères sont épuisés, qu'il n'est plus de ces couleurs primiti-

ves à offrir, & qu'il ne reste que des nuances
 légères à craquer : Langage de l'ignorance &
 de la médiocrité. Si l'on n'a plus à caractériser
 de ces ridicules grossiers d'un Siècle moins
 éclairé, un Monde tout nouveau ne reste-t-il
 point à peindre, à instruire, depuis qu'à la
 honte des Homes, ces Vices les plus funestes se
 sont polis, colorés, embélis au point de n'être
 plus que des sujets de plaisanterie ? La Car-
 rière du Comique ne s'étend-t-elle point de jour
 en jour, depuis que la Dérision s'accrédite,
 sous le nom d'Esprit, que les prétensions de toute
 espèce, font tant de petites renommées sans
 mérite, & que les ridicules même se croient
 l'air & le ton des grâces ? Osons donc arra-
 cher d'une Main courageuse tous ces voiles im-
 posteurs ; portons le jour de la Vérité par tout
 où il manque encore, & si la révolution du
 Théâtre & du Goût est inévitable, ainsi que
 celle des Mœurs, retardons-en du moins le mo-
 ment funeste.

L'Académie Française distribua les Prix
 d'Eloquence & de Poésie le même jour. Le
 Prix d'Eloquence, dont le sujet étoit la
 Crainte du ridicule, fût ajugé au R. P.
 Courtois, Jésuite, qui a remporté celui de
 l'Année 1752. M. le Mière, qui a été déjà
 couronné l'Année passée, a obtenu le Prix
 de Poésie, dont l'Empire de la Mode étoit le
 Sujet.

L'Académie propose pour sujet du Prix d'Eloquence pour l'Année 1755. *En quoi consiste l'esprit Philosophique* conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Non plus sapere quàm oportet sapere.* Ep. ad Rom. c. XII. v. 3.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts d'AMIENS, célébra le 25. Août, la Fête de St. Louis son Patron, dont le Panégirique fût prononcé par M. Guidé, Chapelain de l'Eglise Cathédrale.

M. Housé, Directeur, ouvrit la Séance par un Discours sur la nécessité de se former un Caractère & un Génie Citoyen.

M. Vallier, Colonel d'Infanterie, Académicien, honoraire, lut un Poème sur l'Empire de la Mode.

M. Baron, Secrétaire perpétuel, fit lecture des Eloges de Dom Bouquet & de M. Sécouffe, Académiciens honoraires, morts dans le cours de l'Année.

M. Desmery, prononça un Discours dont le sujet étoit, l'Influence de l'Air sur le Tempéramment.

Les autres Ouvrages, qui remplirent la Séance, furent un Mémoire de M. d'Hangeff sur M. l'Abé de Camps, Home de Lettres, né à Amiens. Deux Fables de M. de Riveri. Un Poème de Mr. Vallier sur l'Amour de la

Patrie, qu'il termina par l'Eloge du Roi & l'expression de la Joie publique, causée par la Naissance du Prince que le Ciel venoit d'accorder aux Vœux de la France.

L'Académie donna deux Prix ; l'un à une dissertation sur les Laines, dont M. de *Blancheville*, de *Paris*, est l'Auteur ; l'autre à un Mémoire sur la Tourbe, fait par M. de *Belleri*.

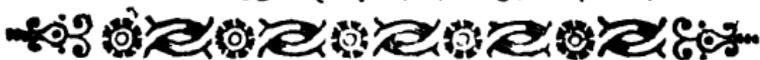
Pour sujets des deux Prix qu'elle distribuera le 25. Août 1755. l'Académie propose les Questions suivantes.

Quel a été, en France, l'état du Commerce & des Finances, depuis Hugues Capet, jusqu'à François I.

Quel est l'Esfet du Prix ou du taux de l'intérêt de l'Argent sur la culture des Terres & sur le Commerce ?

Chacun des Prix sera une Médaille d'Or de la valeur de 300. Liv.

Les Auteurs adresseront leurs Ouvrages, affranchis de port, avec leurs Noms & leurs Dévisés, cachetés, avant le 1er Juin 1755, à M. *Baron*, Secrétaire perpétuel de l'Académie, à *Amiens*.



OUVRAGES NOUVEAUX.

Observations sur les Antiquités de la Ville d'Herculanum, avec quelques Réflexions sur la Peinture & la Sculpture des Anciens, & une courte Description de quelques Antiquités des environs de Naples. Par Mrs. Cochin, Fils, & Bellicart. A Paris, chez Jombert, Rue Dauphine 1754. in 12. I. Vol. avec un grand nombre de Gravures.

Cette nouveauté comence par des Recherches Historiques, sur *Herculanum*, qui paroissent être d'une très bones Main, & qui donent une idée très avantageuse de l'étendue des Connoissances de l'Anonime, qui est l'Auteur de ce Morceau.

La Ire. & la 3me. Partie de ce Vol. sont de M. *Bellicart* Architecte des Académies de *Florence* & de *Boulogne*. Elles contiennent la Description des principales Antiquités que l'on a tirées de la Ville souterraine d'*Herculanum*, & de quelques Antiquités répandues aux environs de *Naples*, à *Pouzzol*, à *Bayes*, à *Cumes* & à *Capoue*. Ce sont des Détails, dont on ne peut se faire une idée exacte, qu'en les voiant dans le Livre même & les Figures sous les yeux, ainsi ce que l'on pourroit

roit dire ici , n'ajouteroit pas que très peu de chose à ce qui est déjà connu du Public.

Des Observations , sur les Peintures d'*Herculanum* , forment la 2^me. Partie de cet Ouvrage : Elle est de M. *Cochin* le Fils , si distingué par son talent supérieur pour le Dessin & pour la Gravure. Il examine d'abord les Tableaux d'Histoire. Suivant cet habile Artiste , leur coloris n'a ni finesse , ni beauté , ni variété ; les grands clairs y sont d'assés bone couleur , & les demi teintes , de la même couleur depuis la Tête jusqu'aux pieds , d'un gris jaunatre ou olivatre , sans agrément ni variété. Le rouge domine dans les ombres dont le ton est noiratre ; les ombres des Draperies sur tout , n'ont point de force , mais la Peinture à fresque ou à détrempe , est sujette à cet inconvénient. Un autre défaut , qu'on pourroit reprocher également à beaucoup de fresques , même des meilleurs Maitres d'Italie , c'est que la couleur des ombres n'est point rompüe , & qu'elle est la même que celle des lumières , sans autre différence que d'avoir moins de blanc. Au reste , il ne paroît pas qu'on puisse atribüer la foiblesse de couleur de ces Tableaux , à une altération causée par les Temps ; du moins ils paroissent frais & bien conservés à cet égard. La façon de peindre est le plus souvent par hachures , quelque-

fois fondue : Ils sont presque tous très peu finis & peints à peu près, come nos Décorations de Théâtre ; la manière en est assés grande & la touche facile, mais elle indique plus de hardiesse que de savoir.

On a découvert aussi à *Herculanum* un très grand nombre de Tableaux, d'Animaux, d'Oiseaux, de Poissons, de Fruits &c. de grandeur naturelle. Ces morceaux sont les meilleurs ; ils sont faits avec goût & avec facilité, mais la plûpart sont peu finis, & n'ont pas toûjours la rondeur ni l'exactitude nécessaires.

Les Tableaux d'Architecture, quoi qu'en grand nombre, ne méritent aucun éloge. Ces compositions sont tout à fait hors des proportions de l'Architecture *Grèque*, les Colones y sont en général, d'une longueur double ou triple de leur longueur naturelle. Les Moulures des Corniches, des Chapiteaux & des Bases, très mal profilées, tiennent du goût des mauvais *Gothiques*. La plûpart des Arabesques, mêlées d'Architecture, sont aussi ridicules que les Dessains *Chinois* : Il en faut cependant excepter deux ou trois Tableaux, qui sont d'une couleur assés agréable ; quoiquè sans beaucoup de vérité, & dans lesquels le Païsage est d'une touche assés facile.

On peut acorder la même grace à quelques

Morceaux d'Ornemens, mêlés de Feuilles de Vigne ou de Lière. En général, ce qui est d'après nature, est affés bon. On ne peut en dire autant de ce qui est fait d'Imagination. Il y a de la gradation ou du fuiant dans ces Tableaux, & l'Architecture s'y trouve en quelque façon mise en perspective, mais d'une manière qui prouve, que les Auteurs de cette composition n'en savoient point la règle. Les Lignes fuiantes ne tendent pas à beaucoup près au point ou elles doivent se réunir; il y a des objets vus en dessus & d'autres en dessous; mais il faudroit plusieurs Horifons, fort distans les uns des autres, pour les acorder. Enfin, on y voit une idée de la diminution des Objets, mais sans aucune conoissances des Règles invariables auxquelles elle doit être assujettie: Il n'y a presque point d'intelligence ni d'éfets de la Lumière.

La Sculpture qu'on a trouvé dans cette Ville souterraine, est fort supérieure à la Peinture. Le principal & le plus beau morceau, est une Statue Equestre de Marbre blanc, qui représente *Nonnius Balbus*. C'est un jeune Home, armé d'une Cuirasse, qui ne descend pas tout à fait jusqu'aux Hanches. Il a, sous cette Cuirasse, une espèce de Chemise sans Manches: Elle lui couvre seulement les-Epaulles, passe par dessous la

Cuirasse & finit au tiers des Cuisses. Un Manteau, qu'il porte sur l'Epaule & sur le Bras gauche, ne lui laisse à découvert que la Main, dont il tient la Bride du Cheval; cette Bride est fort courte. Il a les Cuisses & les Jambes nues, à la réserve des Brodequins, qui ne montent guères au-dessus du cou de pied, sur lequel ils sont noués par deux Cordons. Cette Figure est de la plus grande beauté. La simplicité avec laquelle elle est gravée, ne la rend pas si frappante ni si belle au premier coup d'œil, qu'elle le paroît après un examen attentif. La Tête est admirable, & la Figure est de la plus grande correction; le contour en est pur & fin; les ajustemens sont d'une manière simple & grande. Quoique le Cheval soit très-beau, & que sa Tête soit pleine de vie & de feu, il est cependant inférieur à la Figure de l'Homme, & il est plus maniéré.

Après avoir détaillé tous les Morceaux de Peinture & de Sculpture, qui lui ont paru le mériter, M. *Cochin* finit par des Observations générales. Il remarque entr'autres, que d'un si grand nombre de Pièces de Peinture & d'Architecture, à peine pourroit-il s'en trouver une seule, qui justifiât les Eloges prodigués aux grands Maîtres de l'Antiquité, & qui ont immortalisé leurs Noms.

D ICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE
P O R T A T I F. Nouvelle édition, à Bâle,
 chez J. J. Schorndorff. Cet Ouvrage, qui
 est avec quelques augmentations, le même
 que celui que Mr. Echard a donné en An-
 gleterre, sous le Titre de *L'Interprète des*
Nouvellistes & Liseurs de Gazettes, est déjà
 connu en France, par la Traduction récente
 qu'en a fait Mr. Vosgien. Pour donner une
 idée juste de cet Ouvrage, nous raporte-
 rons ce qu'il en dit lui-même. Voici come
 il s'exprime : *C'est un Recueil Alphabétique*
de tous les Endroits un peu remarquables. On
y trouve, autant que le sujet peut le permettre,
& qu'on l'a jugé convenable & nécessaire, le
Nom François & Latin d'un Lieu. Quelques
Epithètes qui lui conviennent ; par exemple, en
parlant d'une Ville, si elle est grande, petite,
belle, forte, riche &c. 3. En quel País ou
Roïaume, Province, Contrée, ou autre sub-
division de la Province, sur, ou auprès de
quelle Rivière ou Montagne elle est située. 4.
Si c'est une Ville Capitale Patriarcale, Ar-
chiépiscopale, Episcopale, & de quel Archevê-
ché elle dépend. 5. Si elle est Impériale ou Anféa-
rique. 6. S'il y a une Université avec une Epi-
thète convenable à cette Université. 7. S'il y a
un Parlement, si elle a Titre de Duché de
Comté &c. 8. De quelle Empereur, Roi,
Prince, ou Puissance elle est sujette. 9. Si

elle est fameuse par quelques Bataille. 10. S'il y a quelque Art, quelque Ouvrage, quelque Invention, ou autre chose, qui puisse la distinguer. 11. Les Grands Hommes qu'elle a produits. 12. Son Commerce, les Productions de son Terroir. 13. Sa distance en Lieues de France des principaux Endroits qui l'environnent, & de la Capitale de la Province, du Roïaume, surtout lorsque c'est une Ville de France. 14. Sa position par rapport au Nord, Sud, Est & Ouest de ces Lieux, ce qui est d'une grande utilité pour entendre la marche des Armées. 15. Si c'est la Capitale d'un Roïaume ou d'une Puissance Souveraine, à quelle distance elle est des Villes de même rang; v. g. à l'Art. de Paris, nous indiquons combien cette Ville est éloignée de Vienne, de Rome, de Madrid, de Constantinople &c. 16. Enfin sa Longitude & sa Latitude. Si c'est un Roïaume, une Province, &c. On remarque ses Bornes, son Etendue, la nature de son Terroir, ce qu'il produit, les Mœurs, les Coutumes & la Religion de ses Habitans, son Gouvernement &c. Quand il s'agit d'un Pais nouvellement connu on marque par qui & en quel tems il a été découvert.

Nous n'avons rien oublié, ajoute Mr. Vosgien, pour perfectionner ce petit Ouvrage, déjà fort parfait en lui-même: On peut juger de sa bonté par le grand nombre d'Editions qu'on en a doné en Angleterre en peu d'Années.

Nous l'avons traduit sur la 13eme. ce. qui ; joint aux changemens & aux Aditions considérables que nous y avons faits , done lieu d'espérer que le Public le recevra favorablement.

Le prompt débit de la première Edition Française obligea d'en donner une seconde, puis une troisième, dans chacune desquelles on ne manqua de profiter , tant des Remarques que le Traducteur avoit faites lui-même, que de celles qui lui avoient été fournies d'ailleurs ; ensorte que l'on peut dire qu'il ne manque rien à la troisième Edition. Il n'y a que le prix un peu haut, qui rebute nombre d'Acheteurs : C'est en leur faveur, que le Sieur Schorndorff, Libraire & Imprimeur à Bâle, s'est déterminé à en faire la réimpression, en le mettant à un prix extrêmement modique.

Il s'engage à rendre son Edition plus corecte & plus belle que celle de Paris, tant pour les Caractères que pour le Papier.

Cet Ouvrage ne coutera aux personnes qui souscriront que 3. liv. de France, ou 20. batz de Suisse paiables moitié en Souscrivant & moitié aux Paques prochaines en recevant l'Ouvrage. On pourra Souscrire chez les Editeurs de ce Journal jusques à la fin de l'Année courante ; passé ce tems, l'Ouvrage ne se vendra plus à moins de liv. 5. de France, ou 2. florins d'Empire.

L' H E U R E U X.

Pièce Philosophique, en prose & en trois Actes, qui paroît depuis peu.

L'Idée de cet Ouvrage est extrêmement singulière.

Un Roi entouré de Courtisans, occupés sans cesse du soin de lui plaire ; des Femmes charmantes qui s'empressent à imiter, & à combler ses desirs ; un Roi adoré de ses Sujets, craint & respecté de ses Ennemis, couvert de gloire ; un Roi enfin à qui il ne manque rien, pour être parfaitement heureux, est cependant dévoré par l'ennui. Quand il est environé de sa Cour, elle l'embarrasse ; quand il est seul, il est à charge à lui même ; d'où il conclut, qu'il n'y a point de véritable bonheur. Il fait part de son état déplorable à un de ses intimes Confidens ; celui-ci après avoir aplaudi aux sentences, que le Roi débite contre le bonheur, ne peut s'empêcher de dire que *Felix*, Propriétaire d'un Château voisin de la Cour, paroît jouir d'une entière félicité. Le Roi n'en veut rien croire. Pour s'en éclaircir, il va tout seul en habit de Campagne chez *Felix*, qu'il trouve endormi sur un lit de ga-

zon. *Félix* s'éveille & ne reconoit point le Roi ; il le prend pour un Curieux , qui vient voir de beaux Jardins. Le Monarque l'interroge sur le bonheur & sur le malheur. *Félix* répond , que l'Home ne doit jamais son malheur qu'à lui même , & que dans quelque situation où il puisse se trouver il ne dépend que de lui d'être heureux. Le Roi vient retrouver son Favori , & lui dit , que le prétendu bonheur de *Félix* ne consiste que dans un grand fond de vanité , sous lequel est caché l'Amie la plus chancelante. Je veux le dénâsquer , ajoute le Roi , & je vais le faire passer par de si rudes épreuves , qu'il ne pourra les soutenir. *Félix* est enchanté de son Château , qu'il a pris soin lui même d'embélir. Le Roi ordone qu'on mette le feu aux quatre coins de ce Château ; il est obéi , & en un instant le Château est consumé , ainsi que les Meubles précieux qu'il renferme. *Félix* est insensible à cette perte , & son unique soin est de consoler sa Femme , qu'un pareil désastre a plongée dans la plus vive douleur. *Félix* a un Ami , sur la sincérité du quel il compte. Cet Ami va à la Cour , & le Roi le corrompt , au point de lui faire publier que *Félix* est un Coquin. Une pareille infamie ne fait point d'impression sur *Félix* ; il plaint seulement son Ami,

à qui l'Ambition a tourné la tête. *Félix* adore sa Femme, qui est belle, jeune, tendre & fidèle : Le Roi la fait enlever par des Assassins, qui la dépouillent & laissent ses Habits tous sanglans ; *Félix* veut la secourir, mais c'est inutilement, & un moment après on vient lui faire des Complimens de Condoléance sur la mort de son Epouse ; de sorte qu'il ne peut plus douter de son malheur. Il pleure, & il trouve des délices dans les pleurs qu'il répand ; elles sont la source du sentiment ; il veut songer sans cesse à ce qu'il a perdu ; & ce souvenir, loin de troubler son bonheur, ne fait que l'augmenter. *Félix* est accusé d'avoir lui même assassiné sa Femme ; il est arrêté & conduit dans un Cachot ; il va être traîné au supplice & dans cet état il dit : *Puisqu'il est un terme à la Vie de l'Homme, quelle circonstance plus favorable pour la perdre, que celle où je me trouve ! Privé d'un bien qui faisoit mes doux amusemens, séparé cruellement d'une Epouse chérie, accusé de Crimes que je n'ai pas commis, enfermé dans un noir Cachot, chargé de fers, que puis-je faire encore dans le Monde ? Serai-je jamais assez heureux, que de trouver une pareille occasion pour le quitter. La mort ne peut être supportable que quand on se trouve dans une mauvaise situation ; il est fâcheux d'en subir la*

rigueur dans une autre, & ne me voila-t'il pas dans le plus mauvais état. Mourir dans cet instant, n'est-ce pas être heureux? Quelle consolation de ne point survivre à tant d'accidens! Peut-être aurois-je perdu dans la suite cette tranquillité où j'ai vécu jusqu'à ce jour.

Cependant la Femme de *Félix* n'est pas morte; elle a été conduite à la Cour, où l'on a pour elle toutes sortes d'égards; elle y est traitée magnifiquement, & on lui a donné des Gens pour lui faire tout voir; elle demande à aller dans le Parc: Au lieu de l'y conduire, on l'égaré, & elle trouve sur son passage son Mari que l'on conduit au supplice. Il la reconoit, il lui parle; mais elle fait semblant de ne l'avoir jamais vû. *Félix* dit ensuite, que dans ce trouble affreux, il lui reste encore une consolation; c'est de savoir qu'elle respire. Son Ami survient, & de peur qu'on ne suspende l'exécution, il confirme qu'il a vû lui même *Felix* assassiner sa Femme; elle est néanmoins devant les yeux. Alors le Roi paroît; il calme les alarmes de *Felix*; il lui rend sa Femme, il promet de réparer les maux qu'il lui a causés, & il se guerit de l'erreur funeste dans laquelle il étoit tombé. *Felix* pardonne à son Ami, qui se repent de son Crime, & tous sont heureux.

E N I G M E.

MA forme, cher Lecteur ,
 Est affés fuprenante ;
 Car quoique dans le fond , je fois une Rondeur
 Au dehors cependant , trois Angles je présente.
 L'Or & l'Argent me fervent d'Ornement ;
 De peu d'ufage au Sexe & plus utile à l'Home.
 Je fuis noir ordinairement ,
 Excepté toutefois , lorsque je viens de Rome.

L O G O G R I P H E.

LA fureur des Humains a caufé ma naiffance ,
 Et certains Animaux aidoient à mon Enfance ;
 De leur dépouille on me forma longtems.
Mais bientôt l'industrie animant la prudence ,
 Vint réformer mes Descendans.
 La Vanité nous fit une parure ,
 Lors fur ma forme & ma figure
 On décida du mérite des Gens.
 Un Dieu m'a fait ; & même une Déesse
 Des Humains me fit la terreur
 En m'habillant. Depuis , par la Nobleffe ,
 Je fuis pris à titre d'honneur ,
 Par des Rangs différens , pour désigner l'efpèce.
 Mon ufage jadis , étoit d'un grand fecours ;
 Des malheureux Mortels je défendois les jours.
 A prefent , à ma réfiftance,
 Vainement auroit-on recours ;

Aussi m'a-t'on négligé pour toujours.
 Des services souvent, telle est la récompense.
 De huit Lettres je suis ; & si tu me sépares ,
 Tu trouveras par ta division ,
 Trois instrumens , un Fleuve du Tenarre
 Uu Suplice , une Passion ,
 Ce qu'à regrêt l'Ecolier montre au Maitre
 Pour souffrir la correction ;
 Ce qu'un Esclave à la foi ne peut être.
 Une parure au Col , un Animal cornu ,
 La Femelle d'un pié fendu ,
 Une Ville de Normandie ,
 Ce que la Nuit ne peut souffrir ,
 Et qui n'est pas fait pour dormir ;
 Du Corps la plus noble partie ,
 Un Evangeliste , un Métal ,
 Une couleur , plus un Musical ,
 Ce qu'un Mouffe avec art fait replier & tendre ,
 Un Crime pour lequel un coupable on fait pendre.
 Une Muse , une Plante , un Poid.
 Un Insecte rampant , qui loge dans le bois ,
 Ce que souvent demande un Hidropique
 Une Figure en tout géométrique ,
 Qu'à l'éclipse on compare peu ;
 Ce qu'après la foudre on explique ,
 Lorsque l'on charge une Arme à feu ;
 Le Père de Saturne & le Fruit pacifique :
 Enfin , ce que je brule en t'écrivant , Lecteur . . .
 Bon soir. Adieu de tout mon cœur.

S I F L E T est le Mot de l'Enigme de
 Septembre.

T A B L E.

D iscours sur le Verset 17. du Chapitre VII. de St. Jean ; si quelqu'un veut faire la Volonté de Dieu &c.	319
Essai sur cette Question ; lequel est le plus utile ou l'ignorance des Villes ou la conois- sances des Vertus.	339
Lettre aux Journalistes à l'ocasion du Dis- cours du Spectateur inseré dans le Mois de Septembre.	355
Le Spectateur XII. Discours.	362
Epitre aux Beau Sexe.	375
Vers Latins à l'ocasion du Traité conclu entre le Roi de Sardaigne & la Ré- publique de Genève.	381
L'Eloge de la Sincérité , Ode.	384
La Naissance de Bacchus.	387
Académie de la Rochelle.	390
Académie Françoisse.	394
Académie d'Amiens.	403
Ouvrages nouveaux.	405



A V I S.

ON trouvera chez Mr. le Capitaine Leautier à Moudon la véritable Panassée Minerale decouverte depuis plusieurs Années par un fameux Chimiste Suisse & portée actuellement à sa plus grande perfection; elle est tirée de l'Animal, du Végétal & du Mineral par simpatie; plus de quatre mille Persones de tout sexe & de tout âge ont fait une heuseuse Expérience de ce Remède. On a des Actes autentiques en main, des heureux etets qu'il a opérés. Cette Panacée est reconue come un Induifque inmanquable dans les grandes Maladies; elle guérit généralement & radicalement toutes sortes de Fievres, de même que les Migraines inveterées, les Vertiges; elle est admirable pour les Filles & Femmes, qui ne peuvent pas avoir leur règles; elle est aussi souveraine sur tout contre les Fleuresies, Fievres malignes Flux de sang, Reti-Verole &c. ne laissant aucune marque des boutons à ceux qui l'ayant se servent de cette Poudre; elle tue & chasse les Vers radicalement & l'emporte à cet égard sur tout autre Vermifuge; en un mot il n'y a point de Maladie où elle ne convienne, puis qu'elle va au sang & le purifie. Ce Remède est fort facile à prendre, n'ayant ni goût, ni odeur. On peut le délaier dans une cuilleree de Bouillon, dans du Thé, du Vin ou de l'Eau. La Prise est du poids de 4. grains; elle agit par les Sueurs, par les Selles ou par les Vomissements, sans peine, le tout suivant que la Nature le requiert, & sur tout par les Urnes; ce que l'on peut observer par son inspection dans un Verre. Le jour qu'on la prendra on ne doit rien manger jusques à une ou deux heures après Midi, mais on prendra un petit Bouillon léger de demi heure en demi/heure. Les Persones difficiles à émouvoir pourront en prendre 2. prises; sans crainte, pas même quand ils en prendroient 3. & 4. prises. La Prise est de 10. s. courant & en gros de 40. Francs le Cent. Il en faut 5. à 6. Prises pour une Cure. On doit afranchir les Lettres qu'on écrit, à M. Leautiers sans quoi elles resteront au rebut.